MARS 1951

N° 284 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LEÇON DE GÉOGRAPHIE

Avant de quitter l'Élysée pour l'Amérique, vers laquelle il vogue actuellement à bord de l' « Ile-de-France » et où il sera accueilli le 28 mars par le président Truman, M. Vincent Auriol montre à l'un de ses petits-fils les étapes de son voyage. Que de belles histoires il aura à lui raconter au retour!

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE»

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

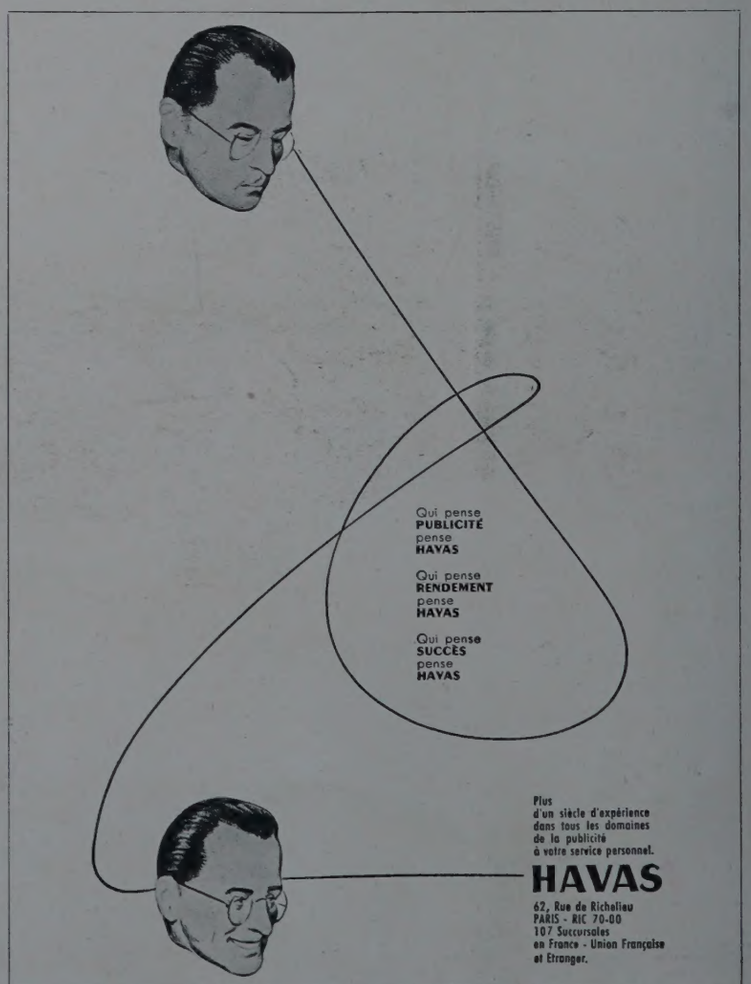
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

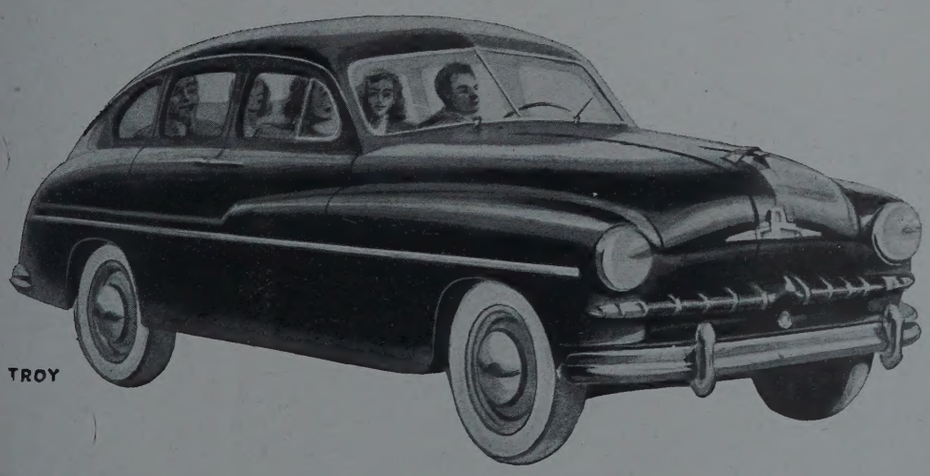
Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.



Silence



TROY

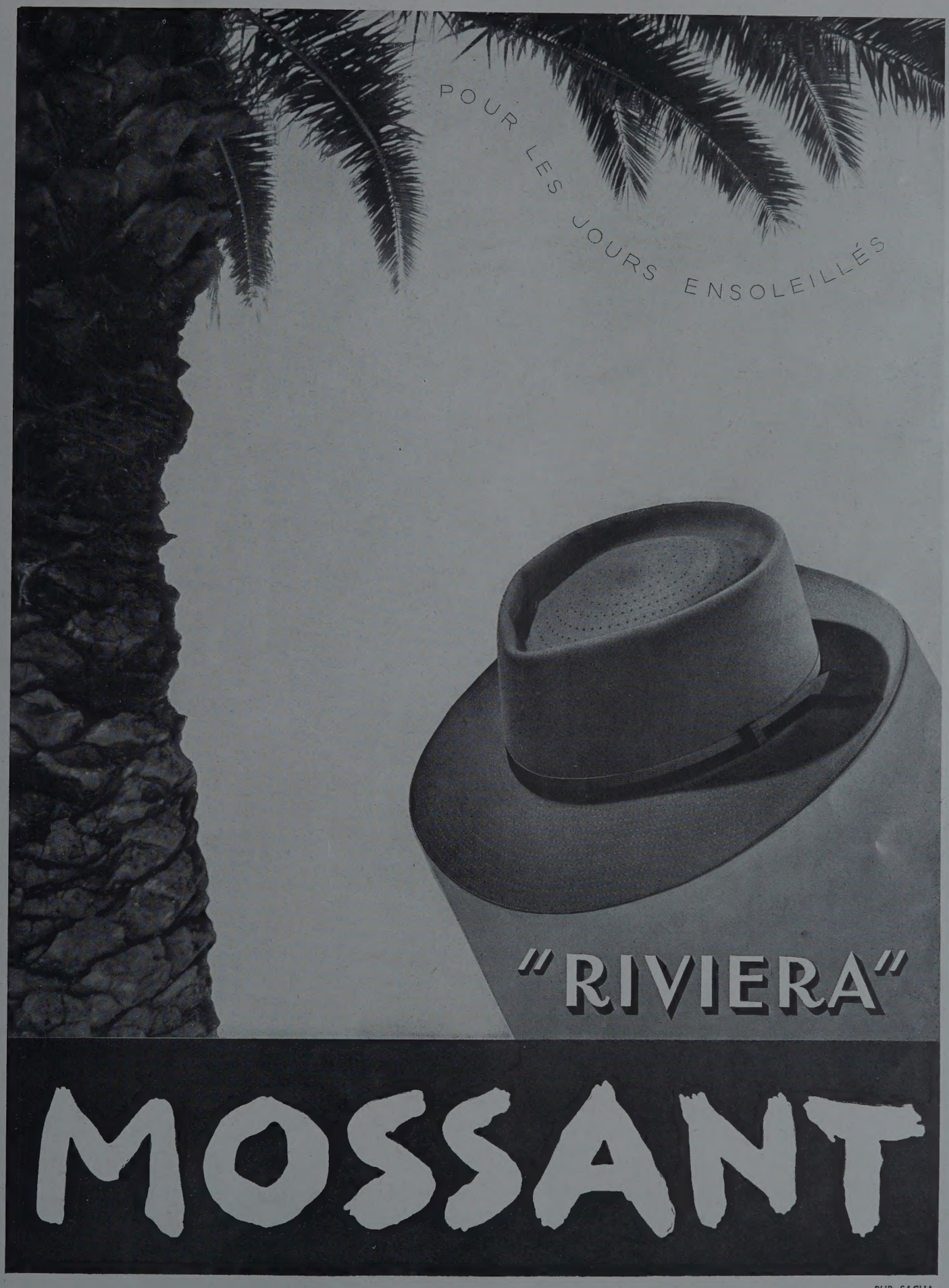
VEDETTE

la voiture qui mérite son nom

FORD S.A.F. POISSY

PROPAG F 118

UN BIJOU...
UNE MONTRE...
UN BRIQUET...
maurice van moppès
FRIED
JOAILLIER - HORLOGER
6, RUE ROYALE - PARIS
TÉL. : OPÉRA 63-60



PUB. SACHA

creme de caron

7ème ANNÉE — NUMÉRO 284

24 MARS 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

DES PLANS FURENT AFFICHÉS POUR RENSEIGNER LES PARISIENS SUR L'ITINÉRAIRE DES CAMIONS MIS A LEUR DISPOSITION PAR L'AUTORITÉ MILITAIRE.

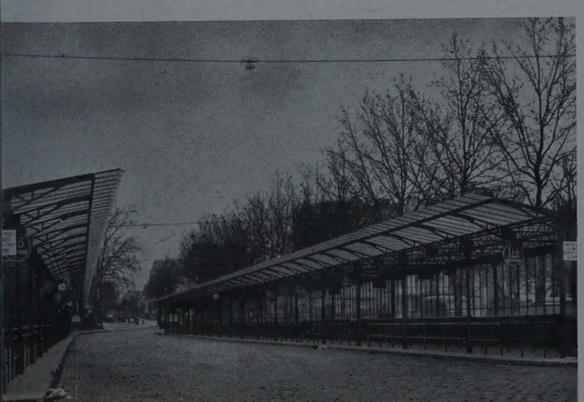
PARIS SANS « BUS » ET SANS MÉTRO

Une fois de plus Paris a été privé de transports. Le comité d'entente des syndicats de la Régie autonome des transports parisiens (R. A. T. P.) a en effet déclenché, le 16 mars au matin, une grève « illimitée », refusant d'attendre pour être admis à exposer ses revendications au président Henri Queuille.

Le trafic étant à peu près complètement interrompu, les camions militaires et les autocars mis en service par les pouvoirs publics furent vite pris d'assaut. Dès le lundi, cependant, et malgré d'autres mouvements partiels de grève qui affectèrent les trains de banlieue et les taxis, la situation s'améliora quelque peu grâce à la mise en service de nouveaux camions militaires et à la remise en marche d'un certain nombre de rames du métro. La population laborieuse de Paris n'en fut pas moins considérablement gênée et nombre de travailleurs durent gagner à pied le bureau ou l'usine.

Photographies Interpress.

LES TÊTES DE LIGNES D'AUTOBUS, SI ANIMÉES D'HABITUDE, RESTÈRENT DÉSERTES LE MATIN DU 16 MARS.



GARE SAINT-LAZARE, COUR DE ROME, 18 HEURES. LA JOURNÉE EST FINIE. C'EST LA RUÉE VERS LES AUTOCARS. TOUT LE MONDE NE POURRA, HÉLAS ! Y PRENDRE PLACE, BEAUCOUP IRONT A PIED.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

TEHERAN. Des généraux ont porté de la mosquée à son tombeau le premier ministre d'Iran Ali Razmara récemment assassiné et à qui a succédé M. Hussein Ala, qui se bornerait à l'expédition des affaires courantes.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

BARCELONE. Au cours d'une grève générale de vingt-quatre heures, provoquée par la cherté de la vie, des chocs violents, dont le bilan se solde par deux morts et plusieurs blessés, se sont produits entre manifestants et policiers. D'importantes forces militaires ont été dirigées sur la ville, où près de 500 personnes ont été arrêtées.

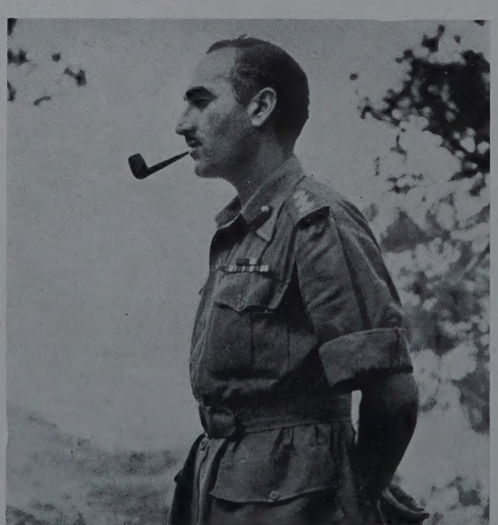
LONDRES. M. Ernest Bevin ayant été contraint p sa santé de quitter le Foreign Office, M. Clement Attl a confié ce poste au leader travailliste Herbert Morris que sa nouvelle charge paraît sérieusement préoccupe

AYOT SAINT LAWRENCE. La maison de Bernard Shaw étant désormais ouverte au public, les fervents de l'écrivain pourront avec émotion évoquer sa mémoire devant le fauteuil où il vécut ses derniers jours.

ROME. Une imposante démonstration, conduite par des vétérans de la première guerre mondiale, s'est déroulée sur la piazza Venezia, où les manifestants ont défilé au cri répété de « Trieste à l'Italie ! ».

LONDRES. M. de Gasperi et le comte Sforza, que not photographie montre partant déjeuner à Buckingha Palace, invités par le roi, ont effectué avec MM. Attl et Morrison un large examen de la situation politiqu

BRUXELLES. Responsables de nombreuses exécutions et déportations, le général Falkenhausen, gouverneur de Belgique sous l'occupation (à g.), et son adjoint, Reeder, feront chacun douze ans de travaux forcés.



KARACHI. Une conspiration qui avait pour but d'instituer au Pakistan une dictature militaire a été découverte. L'instigateur du complot, le général Akbbar Khan, chef d'état-major, a été arrêté avec son épouse.

TIEL. Aux environs de cette charmante petite ville h landaise on achève, sur le canal d'Amsterdam au Rhin, plus grande écluse d'Europe. Elle est destinée à faciliter la navigation intérieure entre Amsterdam et l'Allemagn

A SEMAINE

RLY. Le quartier général de l'armée atlantique être installé près de Louveciennes. Le général ricain Levy et le général Pinson (à g.) examinent les s des installations en compagnie de leurs adjoints.

IDOW ROCK. Appelés à élire cinq juges et nte-quatorze membres du conseil de la tribu, les ens Navajo, qui occupent une « réserve » de l'Ari- ont voté avec tout le sérieux de bons citoyens.

GUE. Mgr Béran, archevêque de Prague (ci-dessus), t été expulsé de son diocèse pour « attitude néga- » à l'égard de l'Etat communiste, un vicaire capi- re a prêté serment de fidélité au nouveau régime.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Vingt fois le jour, il m'arrive de feuilleter soit un dictionnaire de la langue, soit un ouvrage encyclopédique. Je n'y trouve pas toujours ce que j'y cherche ; mais, quelle chance étonnante de rêver sur les mots, sur les idées, sur les événements et les hommes ! C'est ainsi que, cherchant, hier, des clartés en ce qui touche l'emploi substantif de l'adverbe « combien », je suis tombé en arrêt devant le portrait d'Émile Combes. Par quel chemin ma rêverie m'a, par la suite, amené à réfléchir sur les ambitions de l'étatisme et de la Sécurité Sociale, voilà ce que je vais m'efforcer d'expliquer ici en reprenant pas à pas mon itinéraire.

J'avais vingt et un ans, quand, à la fin de l'année 1905, fut votée la loi qui abrogeait le régime du concordat. J'ai gardé, de cette époque, un souvenir très vivant. La séparation des églises et de l'État a fait couler beaucoup d'encre et enflammé les passions. Émile Combes n'était plus au pouvoir quand la loi fut promulguée, mais son nom reste attaché à cette réforme considérable dans laquelle on vit alors le triomphe de l'anticléricalisme intolérant.

Il apparaît aujourd'hui, par un retour imprévu des choses, que les assemblées qui ont prononcé la séparation des églises et de l'État se sont, en même temps, dessaisies de prérogatives précieuses. En tranchant les liens qui rattachaient les églises à l'administration de la communauté nationale, l'État a rendu, aux tenants des religions, un service tout à fait admirable dont ils pourraient et devraient, aujourd'hui, lui savoir gré. Les doctrinaires de l'étatisme, d'autre part, ont bien des raisons de considérer Émile Combes et ses partisans tout au moins comme des maladroits, peut-être même comme des traîtres.

Grâce à la politique anticléricale poursuivie par nos hommes de gouvernement à la fin du XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, les églises se sont trouvées, du jour au lendemain, réduites à leurs seules forces, c'est-à-dire merveilleusement pauvres et libres. Leurs chefs doivent se féliciter d'une si heureuse indépendance et les théoriciens de l'étatisme peuvent s'en mordre les doigts.

Imaginons un instant que la fameuse loi de séparation n'ait pas été votée et qu'il existe encore un ministère des cultes. Au temps d'Émile Combes, l'administration des cultes était rattachée au ministère de l'Intérieur, si j'ai bonne mémoire. C'était le temps du franc-or et des économies bourgeoises. Aujourd'hui, nous aurions un ministère autonome des cultes avec, pour le moins, quatre sous-secrétariats — catholique, protestant, israélite, musulman — cinq, peut-être, si le nombre des exilés orthodoxes exigeait la création d'un département particulier. L'existence de ces ministères et des subdivisions diverses assurerait des places honorables à nos hommes politiques du premier rang. Elle leur permettrait, en outre, de placer leurs créatures, c'est-à-dire leurs électeurs, c'est-à-dire leurs créateurs, par dizaines et dizaines de milliers. — Oh ! quel regret ! quel malheur ! que le petit père Combes soit effectivement damné !

★

La Sécurité Sociale, dès les premiers pas, se serait, on s'en doute, intéressée à l'exercice des cultes, comme elle s'est intéressée à l'exercice de la médecine. Elle aurait, aussitôt, réglementé les pratiques religieuses. Chaque fidèle aurait dû verser des cotisations de mois en mois plus élevées. Tous les immeubles avoisinant les églises auraient été réquisitionnés pour les besoins d'une bureaucratie fourmillante. Les fidèles auraient dû porter sur eux et présenter à toute réquisition quelque chose de comparable à un carnet de consommation. Des tarifs précis auraient été appliqués à tous les sacrements. Le calcul de chaque acte religieux aurait été facilité par l'application de ces formules admirables qui comportent au moins deux racines carrées, plus diverses multiplications, divisions et soustractions. Les pénitents n'auraient été absous qu'après avis des services de recouvrement et apposition de plusieurs timbres humides. Enfin, l'étatisme aurait étendu son empire sur divers domaines de la vie spirituelle qui jouissent, encore aujourd'hui, de privilèges et de franchises que nos théoriciens doivent trouver intolérables.

Telles sont les réflexions auxquelles se livrent sans doute les prestidigitateurs de l'étatisme, quand ils jouent fébrilement avec le « crochet à phynances » et avec le « crochet aux assujettis ». Nul doute qu'un jour prochain ces Messieurs ne demandent la condamnation posthume d'Émile Combes et l'abrogation pure et simple de la loi de 1905.

DANS L'ATTENTE D'UNE NOUVELLE OFFENSIVE COMMUNISTE

EN INDOCHINE

LA DÉFENSE S'ORGANISE

DEVANT LA PORTE DU FORT DE DIEU-TRIH, AU FRONTON DE LAQUELLE S'INSCRIT UNE FIÈRE DEVISE, L'ADJUDANT LEROY SERRE LA MAIN D'UN INDIGÈNE.

AU TONKIN LA GUÉRILLA S'EST TRANSFORMÉE EN UNE VÉRITABLE GUERRE QUI REND ABSOLUMENT NÉCESSAIRE L'EMPLOI D'UN MATÉRIEL MODERNE CHAQUE JOUR PLUS ABONDANT.

MAIS LE GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY DEMANDE :

DU MATÉRIEL... DES HOMMES... ... ET DES AVIONS

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Une ceinture de béton et d'acier protège HAÏPHONG ET HANOÏ

Après un séjour de près de trois mois dans cette Indochine — qu'il sauva au bord de l'abîme — le général de Lattre de Tassigny s'est rendu de Saïgon à Paris pour exposer au gouvernement la situation véritable des pays qu'il doit défendre. Ce n'est pas un secret que le général de Lattre a demandé des renforts en hommes et en matériel afin de pouvoir assumer sa lourde tâche en face de dangers de plus en plus menaçants.

Je m'efforcerai dans cet article de décrire pour les lecteurs de France-Illustration *ces dangers — de montrer ce que le général de Lattre a fait pour y parer — de montrer aussi ce dont il a encore besoin pour pouvoir jouer la dure partie qui l'attend en cette Asie des tempêtes.*

LA MENACE DES ROUGES

DEPUIS une quinzaine de jours, la menace se rapproche de nouveau de l'Indochine. Une fois encore les communistes chinois massent des troupes dans la Chine du sud, et plus particulièrement à proximité de la frontière tonkinoise. Apparemment, tout se passe comme si le régime de Mao Tse Toung s'apprêtait à ouvrir un second front — contre Hanoï et Haïphong. Les effectifs rouges stationnés dans les provinces limitrophes du Tonkin, le Yunnan, le Kouang-Toung et le Kouang-Si, sont plus nombreux que jamais. Après l'ouverture de la guerre de Corée ils avaient diminué par suite de mouvements vers le nord, mais tout récemment a commencé une circulation en sens inverse : des unités nouvelles viennent d'arriver — les unes de la région de Tchong-King, les autres de Canton — en sorte que le total des soldats qui peuvent déferler par delà Langson ou Lao-Kay est approximativement de 250.000.

En Indochine cet accroissement n'est pas actuellement interprété comme le signe d'une menace immédiate. Il semble que les communistes se soient résolus à un effort massif pour liquider les guérillas. Ainsi, dans le voisinage même du Tonkin, les autorités rouges ont engagé 60.000 réguliers et plus de 20.000 miliciens dans une seule opération contre les maquis des Cent Mille Monts.

Il apparaît donc que ces augmentations de troupes entrent dans le cadre plus large d'un nouveau dispositif militaire communiste, le troisième depuis un an. D'abord le régime de Mao Tse Toung s'était disposé à attaquer Formose ; ensuite il fit une « reconversion » contre la Corée ; et maintenant, tout en poursuivant l'interminable guerre coréenne, il déplace de nouveau son centre de gravité vers le sud, par peur d'une alliance effective des Américains et de Tchiang Kai Chek.

Dans ces conditions, l'impression actuelle à Saïgon et à Hanoï est que les communistes chinois ont — au moins provisoirement — effacé l'Indochine de leurs

objectifs immédiats. Il semble, par ailleurs, qu'ils n'aient pas fait un accueil très encourageant à la délégation du Tong Bo qui était venue leur demander des canons et des avions pour appuyer la prochaine offensive vietminh contre Hanoï. Le bruit court que les Chinois auraient dit : « Actuellement nous ne pouvons pas augmenter l'aide que nous vous accordons. D'ailleurs vous avez déjà des moyens considérables. Lors de la bataille de Vinh Yen vous avez du reste commis des erreurs — on sait que le Tong Bo est le comité suprême du Vietminh. Recomplétez vos unités. Réorganisez-vous. Et recommencez le plus tôt possible en mettant tous les atouts dans votre jeu ; si vous échouez encore une fois, alors on verra. »

Actuellement le Vietminh s'apprête donc avec sa minutie habituelle à regrouper ses troupes. Certes son offensive est en retard sur l'horaire prévu. Mais il est très probable qu'il la déclenchera avant la fin de ce mois ou au début d'avril, et en faisant donner tous ses moyens, toute sa puissance. Sa tactique sera probablement de surmonter, par le nombre, la confusion et la simultanéité, une résistance française fondée sur la puissance du feu. A vrai dire, les Français se préparent aussi à repousser l'assaut. Sans grands éléments nouveaux, ils ont, à force d'efforts et d'organisation, augmenté leur potentiel — mais est-ce que cela sera suffisant ? Que l'on pense à l'immensité de ce pays de jungles et de marais ! Et puis, malgré tout, subsiste toujours la menace chinoise. Il suffirait de l'apparition, même sous les couleurs vietminh, d'appareils à réaction pour que la principale arme des Français — l'aviation — risque d'être détruite ou inutilisable.

LES SOLDATS MANIENT LA TRUELLE

En ces semaines d'accalmie qui ont succédé à la bataille de Vinh Yen, les Français ont laborieusement travaillé à la création du « tampon » tonkinois — cet amalgame de soldats, de canons, de fortifications et d'avions qui doit briser les marées humaines de l'ennemi.

La matière vivante des troupes a été repétrie d'après la notion récente des « combat teams ». Maintenant les groupements mobiles ont été reformés en divisions chargées de venir en aide aux unités qui tiennent ce qui de plus en plus est un front : n'en revient-on pas, dans la région de Luc-Nam en particulier, à un système de tranchées proches de celles de Verdun ? Les éléments ainsi « endivisionnés » ont été militairement réentraînés à la guerre véritable. Il était en effet apparu lors des combats de Vinh Yen que les hommes, longtemps occupés aux besognes particulières de la pacification et de la guérilla, avaient perdu l'habitude de la grande bataille. Ils ont été également formés à certaines méthodes modernes, comme celle de l'appui aérien, si précieux aux Américains en Corée.

Ils ont aussi manié la truelle et le bulldozer, car les hommes, les canons et les chars n'ont pas paru suffisants au général de Lattre, qui a voulu aussi le béton. Il arrive souvent qu'à côté de la carcasse ridicule d'un ancien poste fait de terre et de bambou — et qui s'appelle un cercueil en argot militaire — on aperçoive un cube de ciment à moitié plongé dans le sol. C'est un blockhaus de 400 tonnes hérissé de tout un armement puissant — généralement un canon sur tourelle, des mitrailleuses et des lance-grenades multiples. Pour le maniement de tous ces engins il suffit d'un sous-officier et de quelques soldats. Partout ces blockhaus se multiplient sur le front, comme autant de solides points d'appui. Mais ils apparaissent aussi autour des deux bases essentielles du Tonkin — le réduit de Hanoï et surtout celui de Haïphong. En dernier lieu est actuellement entreprise une œuvre considérable.

Lors de sa première visite dans le delta tonkinois, le 19 décembre 1950, le général de Lattre avait donné l'ordre de transformer de toute urgence la base industrielle de Haïphong en un secteur fortifié. Le colonel Gazin, spécialiste du génie, fut l'homme de ce plan ambitieux. En quelques semaines, des travaux ont été effectués pour protéger les installations essentielles, comme le port, les usines, les dépôts d'essence et de munitions, les aérodromes. En cette région où le sol n'est que de la boue et de l'eau il fallait aussi faire une puissante infrastructure d'aviation, en ajoutant au vieux terrain de Catby deux terrains nouveaux — ultra-modernes. Il s'agissait enfin d'entourer ce groupe complexe de Haïphong par une ceinture d'ouvrages fortifiés se soutenant les uns les autres. Cette couronne de béton et d'acier devait protéger la ville à distance, de façon que Haïphong fût au delà de la portée d'éventuels canons de campagne ennemis.

J'ai visité un de ces systèmes fortifiés, exactement à Anlai, là où les montagnes vietminh du Dong-Trieu se rapprochent du grand port. Les ouvrages ne s'apercevaient guère au-dessus de l'étendue des rizières. Le colonel Gazin me dit : « Ces fortins se flanquent les uns les autres, par paquets de quatre ou cinq, de façon à créer une ligne de feu continue. » Il m'expliqua ensuite que la construction d'un fortin exigeait trois semaines — aussi procéda-t-on par séries simultanées de douze, en sorte que sur la totalité des ouvrages de la défense de Haïphong plus des trois quarts sont déjà achevés.

Ainsi, derrière le front, les camps retranchés de Hanoï et de Haïphong constituent deux buttoirs contre d'éventuelles offensives qui ne seraient pas seulement vietminh. D'ailleurs, des fortifications sont également construites à Haïduong au point le plus sensible de la route Haïphong-Hanoï, qui est l'artère vitale du Tonkin.

CE QU'EST LA GUERRE DE L'AIR

Les Français ont maintenant des renseignements précis à l'égard des bombardements aériens sur les troupes vietminh. Ils concordent tous, en ce sens que l'ennemi attribue principalement à l'aviation sa défaite de Vinh Yen. Voici ce qu'écrivait dans son journal de marche un commissaire politique dont le corps fut retrouvé sur le champ de bataille : « Après les premiers combats, la troupe perd son moral dans la plaine — elle a peur des avions ; les hommes sont inquiets d'être aussi visibles, d'être aussi facilement atteints par les bombardements et les mitraillages des appareils français. » Et depuis la fin des batailles, depuis que le Vietminh se regroupe et s'apprête pour de nouveaux assauts, le matraquage continue sur le potentiel ennemi — sur les troupes, sur les dépôts, sur les usines, sur les convois, sur les ponts, sur tous les objectifs militaires. Le nombre des sorties quotidiennes dépasse soixante.

Pour mesurer l'effort accompli — en particulier sous la direction du général d'opérations Hartemann — qu'on songe aux temps récents où toute la force aérienne se réduisait à quelques vieux Junkers fatigués. Maintenant, sans arrêt, le ciel d'Indochine est parcouru par des Spitfires, des Kingcobras — et aussi par des appareils plus modernes comme des Hellcats, des Bearcats, et même des B. 26. Mais tout ce développement était d'abord conditionné par la multiplication des terrains. La base essentielle de Tourane, à mi-chemin entre Saïgon et Hanoï, a été considérablement agrandie. Mais surtout Haïphong, à l'intérieur de sa ceinture, devient une plate-forme aérienne — à trois terrains — ou plutôt une sorte de porte-avions placé à proximité de tous les champs de bataille tonkinois.

Sur les immenses chantiers de l'aérodrome de Kienan, j'aperçus d'abord des collines aux flancs déchiquetés par des trous rougeâtres. Une des collines avait presque disparu. De ces cavités, des excavatrices et des bennes retiraient de la latérite qui était transportée en contre-bas pour combler les rizières. Déjà celles-ci étaient remplacées sur une longueur de 1.800 mètres par une plate-forme immense où s'affairaient des caterpillars, des bulldozers et des centaines de coolies aux chapeaux pointus. Plus loin on commençait à installer les grilles de fer de la piste. Dans quelques jours le premier avion allait pouvoir atterrir.

Innombrables auparavant avaient été les difficultés. Il avait fallu creuser des canaux d'évacuation et installer un système de pompage pour assécher les rizières. Il avait fallu entourer tout l'emplacement de l'aérodrome par des digues — comme protection contre les hautes marées qui auraient recouvert autrement le terrain d'une nappe d'eau de 50 centimètres de profondeur. Il fallait supprimer une colline — celle qui était déjà si fortement mutilée — pour permettre l'approche des avions. Il fallait, dans les autres collines, approfondir les trous, pour en faire des alvéoles capables d'abriter une centaine de bombardiers.

Car, au début de février, le Tonkin venait de recevoir ses premiers bombardiers ; à savoir ces B. 26 qui, en Corée, accomplissent un tel travail de destruction. Quelque temps après je devais être le premier journaliste, en Indochine, à accompagner ces appareils au cours d'une mission. Quand j'arrivai sur le vieux terrain haïphonais de Catby, les moteurs des quatre B. 26 ronflaient déjà. Extraordinaire m'apparut la puissance de ces monstres aérodynamiques. A chaque avion je voyais, sur le nez et les ailes, quatorze tubes de mitrailleuses qui, dans une heure environ, devaient cracher 5.000 balles. Surtout, à trois appareils étaient accrochées dans la soute huit bombes de 500 livres, qui ressemblaient à de gros cocons. Seul le quatrième — celui où j'allais monter — n'avait que quelques bombes légères. Je m'installai dans le nez de l'avion, derrière le pilote, lieutenant Beaumont, et le navigateur, capitaine Souleau. Malgré l'invraisemblable multiplicité des instruments ils paraissaient très à l'aise. Et pourtant il y avait seulement quelques semaines qu'ils avaient mené un B. 26 pour la première fois !

Nous avions décollé. Les appareils, en formation, glissaient au-dessus du delta à plus de 400 kilomètres à l'heure. Le but était à 350 kilomètres, aux environs de la cité vietminh de Vinh — le principal centre des fabrications ennemies. Il s'agissait de détruire une usine de guerre produisant des grenades et des mortiers. On volait dans un crachin qui enveloppait d'une grisaille générale la terre et la mer toutes proches. J'apercevais, en bas, des villages pleins d'animation ; mais soudainement l'un d'eux m'apparut absolument désert. Sans doute était-on arrivé à la zone vietminh... Pendant tout le reste de la mission nous verrions des maisons, des champs, des cultures, mais pas une âme. Partout les routes étaient coupées et les ponts effondrés ; il s'agissait de précautions ennemies contre les incursions françaises.

On vola au-dessus de la mer, puis on rattrapa la côte. L'objectif n'était plus qu'à quelques minutes quand les trois autres appareils firent demi-tour. En effet le plafond était seulement à 700 mètres alors que la limite de sécurité est au moins de 1.000 mètres pour des bombardements avec des projectiles de 500 livres. Mais notre B. 26, peu chargé, reçut l'ordre par radio de mitrailler un objectif secondaire constitué par un hangar abritant des camions. Nous restâmes donc seuls au-dessus d'un paysage où des mamelons sortaient, comme des dents aiguës, de la platitude des rizières. Au loin j'aperçus la ville de Vinh. Tout était toujours désert. Cependant les routes et les ponts étaient maintenant intacts, car là — en plein fief ennemi — l'ennemi ne redoutait plus les raids des colonnes françaises.

Le pilote me dit alors : « Voici le village de Doh Luong, où naquit Ho Chi Minh. Notre but est à 3 kilomètres. » Le B. 26 survola des palmiers et des paillotes, en rase-mottes, à la recherche de l'objectif. Le calme était inouï. Je vis un barrage en ciment qui coupait la rivière. Plus loin, des jonques étaient amarrées en face d'une paillote immense et d'une maison en dur, à toit rose. C'était le but. L'appareil se lança à 600 kilomètres à l'heure presque jusqu'au niveau du sol. J'entendis le pilote murmurer : « feu ! » Je vis les balles traceuses aller sur la paillote, j'eus l'impression que le B. 26 allait s'écraser sur un gigantesque banyan planté devant celle-ci. Mais déjà le pilote redressait l'appareil pour passer à quelques mètres au-dessus de l'arbre. Et pendant plus d'un quart d'heure continua un étrange carrousel au-dessus de la maison qui, rapidement, ne fut qu'une boule de flammes. On reprit de l'altitude pour rentrer.

Au bout d'une demi-heure nous rencontrâmes les trois autres appareils revenus pour profiter d'une éclaircie portant le plafond à environ 1.000 mètres. La radio de Haïphong donna comme objectif Phu No Quan, situé dans une vallée au milieu de ce massif de Chine qui se dresse au sud du delta. De Phu No Quan part la route vietminh qui, depuis la côte d'Annam, ravitaille les troupes du Vietbach — autrement dit du Haut-Tonkin. Rapidement nos avions, laissant la bande maritime, s'engagèrent dans une vallée. Devant le nôtre les trois appareils chargés de bombes de 500 livres formaient un V. Soudainement je vis de dessous eux se détacher les cocons et j'entendis une explosion. Nos avions firent un virage pour voir les résultats : le centre de Phu No Quan était dévoré par une grosse flamme finissant par une colonne de fumée immense. Le pilote me dit : « On doit avoir touché quelque chose comme un dépôt d'essence. » Déjà les avions regagnaient Haïphong, où l'on atterrissait peu après.

Ce raid — parmi tant d'autres — je l'ai longuement décrit afin de montrer ce qu'est la guerre de l'air au Tonkin, cette guerre qui auparavant n'existait pratiquement pas et qui dans les semaines et les mois à venir prendra de plus en plus d'importance.

L'URGENCE DES RENFORTS

A vrai dire, on peut se demander si tous ces moyens, pourtant mis en œuvre avec tant d'énergie, suffiront demain. Car le Tonkin dans quelques jours, quelques semaines au plus, sera attaqué par cent mille Vietminh. Bien plus, il peut être assailli par cent mille, deux cent mille ou trois cent mille Chinois. Innombrables apparaissent donc les masses ennemies, et seule la puissance de feu — une puissance destructrice comme en Corée — pourrait arrêter les adversaires. C'est pour affronter ces menaces de l'avenir que le général de Lattre demande des renforts au gouvernement français.

La puissance matérielle est en effet inutile si elle n'est pas animée par des hommes. Tout d'abord il y a le problème de la maintenance. Le camp de la France et des Etats associés est une sorte de coalition comprenant le corps expéditionnaire, l'armée nationale vietnamienne, des partisans de toutes sortes et des alliés : les caodaïstes, les hoahaos, les catholiques, des minorités ethniques montagnardes comme les Taïs, les Moïs, etc. A l'ensemble des forces indochinoises il faut encore ajouter les apports cambodgiens et laotiens. Il s'agit donc d'une mosaïque immense, cimentée seulement par un cadre de quarante-cinq mille Français ; tous soldats, sous-officiers et officiers de carrière. Or, à la suite des compressions d'effectifs décidées l'été dernier avant Cao Bang, ces quarante-cinq mille Français tomberont bientôt au-dessous de quarante mille. Bientôt il ne sera plus possible de remplacer les militaires qui en fin de séjour rentrent en France. En effet, dans la métropole il n'y a plus assez de soldats de métier pour encadrer les unités nouvelles. Ainsi se pose le problème de l'envoi des appelés en Indochine. Car les événements de l'automne et de l'hiver ont montré à l'évidence l'impérieuse nécessité d'envoyer sans tarder, dans un premier temps, les effectifs indispensables au maintien du corps expéditionnaire à son niveau actuel.

Reste alors la question du véritable renforcement. Actuellement le corps expéditionnaire est écartelé entre sa double tâche : pacification sur l'immense étendue de l'Indochine et guerre au Tonkin. Si les effectifs d'autrefois permettent de poursuivre la première, la seconde exige un effort nouveau que le général de Lattre a exactement chiffré. Les réserves actuelles sont maigres. Aussi il semble nécessaire de disposer de forces supplémentaires qui pourraient être jetées dans la mêlée à l'heure et au point critiques.

De plus ces renforts permettraient de « regarnir » la Cochinchine et l'Annam, qui furent dangereusement vidés au profit du Tonkin lors de la bataille de

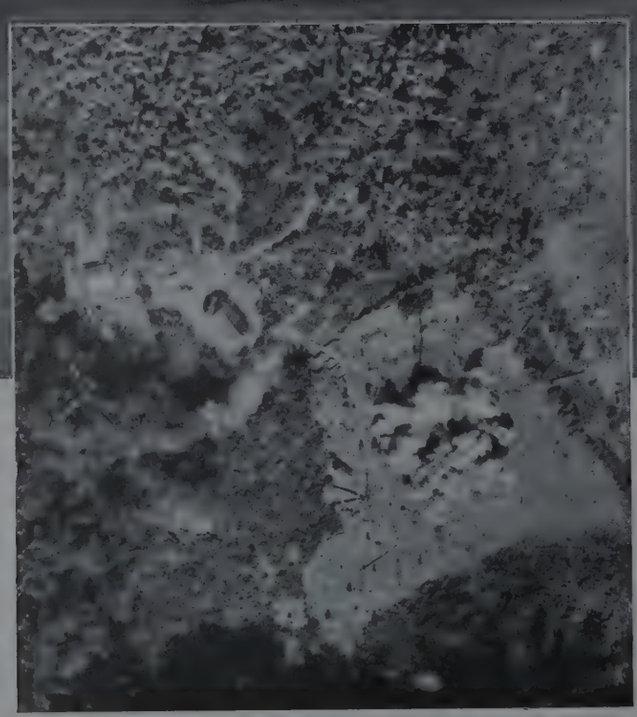
Vinh Yen. Depuis ces prélèvements, le programme de pacification — qui faisait des progrès particulièrement remarquables en Cochinchine — a dû être considérablement restreint. Surtout la proportion entre les forces amies et ennemies s'amoindrit, au point que le Vietminh se vante d'ouvrir prochainement un « second front » sur le Mékong. Certes, cette promesse participe surtout de la guerre psychologique — mais il n'est pas exclu que l'ennemi, comme préambule à une nouvelle offensive sur le Tonkin, ne s'efforce de déclencher une action importante à proximité de la plaine des Joncs. Il peut aussi essayer d'une vague de terrorisme à Saïgon même...

EN FACE DES RESPONSABILITÉS

Mais, à supposer que le problème des renforts soit favorablement réglé, il restera le problème de la puissance matérielle. Certes, les moyens nouveaux récemment mis en œuvre dans ce pays où les batailles, des années durant, se réglèrent à la mitraillette et au mortier paraissent surprenants. Et cependant quelle disproportion avec la Corée ! L'aide américaine a fourni les armes qui, en grande partie, ont permis la victoire de Vinh Yen. Des canons de 105 à peine débarqués des *Liberty-ships* furent jetés dans la bataille... Néanmoins, que de déficiences encore pour arriver à dresser une véritable muraille de feu au Tonkin ! Il faudrait multiplier les canons et les chars. Il est donc probable que le général de Lattre demandera des crédits afin de pouvoir faire, en France même, des commandes du nouvel armement, réputé excellent, qui s'ajouterait aux livraisons des Etats-Unis. En Indochine aussi l'argent reste le nerf de la guerre.

De tous les problèmes, le plus délicat est celui de l'aviation. Le manque total d'avions à réaction est une menace permanente, car il n'y aurait aucune riposte à des M. I. G. surgissant un jour au delà de la frontière de Chine — et qui pourraient causer des dégâts incalculables. Les B. 26 font du travail sérieux — comme on a pu le voir — mais il n'en existe qu'un groupe. Actuellement les Hellcats et les Bearcats sont en train de remplacer les Spitfires et les Kingcobras usés, mais le nombre total des chasseurs n'a pas augmenté. Dans l'ensemble il faudrait doubler le potentiel de l'aviation en Indochine pour être à même de faire face à une attaque aérienne venant de Chine. Même au cas où de nombreux appareils nouveaux seraient fournis par l'aide américaine, les difficultés ne seraient pas résolues. Il faudrait des aviateurs, dont la France ne veut pas se démunir à cause du pacte de l'Atlantique et de l'armée occidentale. La question à trancher est celle-ci : savoir si une aviation française serait plus utile en Europe — où le rôle prédominant serait de toute façon joué par les aviations anglaise et américaine — ou en Extrême-Orient.

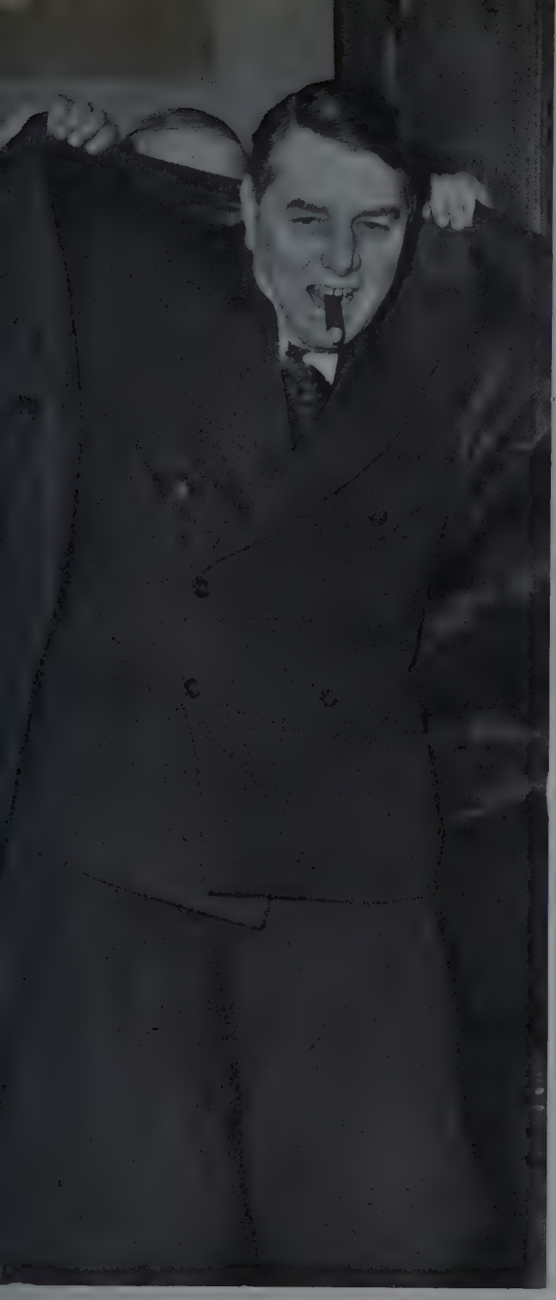
Ainsi la défense de cette Indochine toujours menacée exige des résolutions promptes ; résolutions cependant difficiles à prendre parce qu'elles soulèvent le problème général de l'orientation de la politique militaire française. Néanmoins chaque jour perdu peut être payé, en ces terres lointaines d'Asie, par de lourdes déchéances. Il était donc urgent que le général de Lattre de Tassigny — qui a fait un inventaire minutieux de la situation — vienne mettre les autorités civiles et militaires de la France en face de leurs responsabilités. En Asie, où l'histoire va si vite, tout retard pourrait être fatal.



Partis du vieux terrain haiphonais de Catby, sur lequel on les voit rangés, prêts a décoller, des B. 26 ont attaqué un poste ennemi d'ou s'élève l'épaisse fumée des explosions et des incendies.

ÉQUIPÉ DE QUATORZE TUBES DE MITRAILLEUSES, PORTANT HUIT BOMBES DE 500 LIVRES, LE B. 26 EST UNE ARME DE DESTRUCTION REDOUTABLE

LES SUPPLÉANTS AU PALAIS ROSE



M. Davies, chef de la délégation anglaise.

M. Alexandre Parodi, secrétaire général du Quai d'Orsay (France). Ci-dessous : M. Gromyko (U. R. S. S.).

M. Jessup fait entendre la voix des U. S. A.

LA CONFÉRENCE DES 4 AURA-T-ELLE LIEU ?

Les suppléants des ministres des Affaires étrangères délibèrent depuis le 5 mars dans le salon d'apparat du palais Rose, dont les baies s'ouvrent sur l'avenue Foch et l'avenue Malakoff, sans que soit apparue encore une possibilité d'entente sur le programme d'une nouvelle Conférence des Quatre.

Dans l'esprit de la France et des Alliés de l'Ouest, l'objet d'une telle conférence devait être de déterminer les causes réelles de la tension internationale en Europe et de rechercher les moyens d'y mettre fin en assurant une amélioration durable des relations entre les quatre « Grands » : Etats-Unis, Grande-Bretagne, France et U. R. S. S.

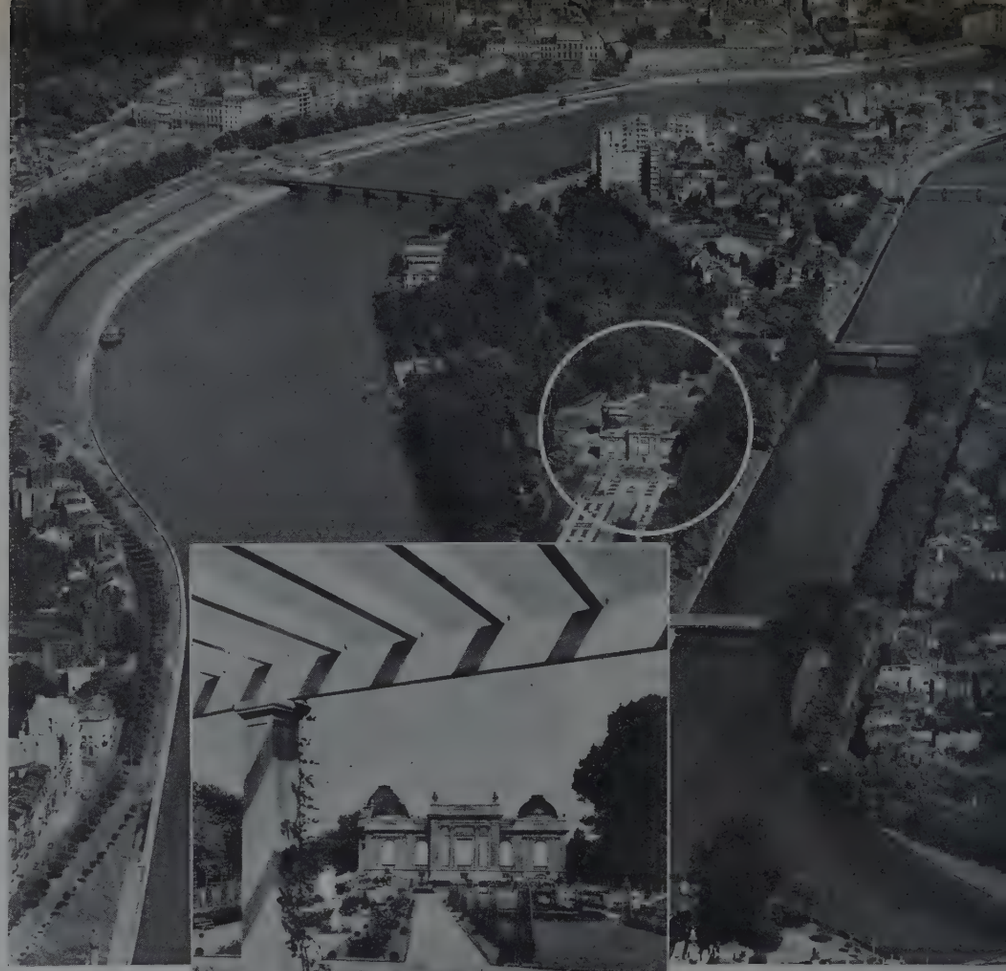
Mais si le gouvernement soviétique ne voyait « aucun inconvénient » à participer à cette réunion préparatoire des suppléants, son intention, telle que l'a manifestée le chef de la délégation de l'U. R. S. S., était d'obtenir que soit discutée en premier lieu l'application de l'accord de Potsdam concernant la démilitarisation de l'Allemagne. Cela dans le but évident de rendre impossible toute tentative d'intégration de

l'Allemagne de l'Ouest dans la défense atlantique. Les Alliés occidentaux n'admettaient une discussion sur ce point particulier qu'en fonction des causes de tension entre l'Est et l'Ouest. Un rapprochement entre les deux points de vue avait un moment paru possible. Il a fallu déchanter. Le nouveau projet d'ordre du jour établi par les « Trois » n'eut pas l'heur de satisfaire M. Gromyko. En vain M. Parodi et M. Davies lui démontrèrent que ce texte représentait la plus large combinaison possible des points jugés essentiels par chaque délégation et que les Occidentaux « ne voyaient pas comment ils pourraient satisfaire davantage la Russie ». M. Gromyko persistait à déclarer la transaction inacceptable du seul fait qu'elle ne concordait pas avec le point de vue soviétique sur la démilitarisation de l'Allemagne.

Ainsi, après douze séances, la Conférence des suppléants se retrouvait au point mort, sans que pourtant disparaisse l'espoir d'un compromis sur l'ordre du jour. Mais le durcissement de M. Gromyko n'en a pas moins refroidi l'optimisme modéré qui régnait au palais Rose.

LIÈGE SIÈGE ADMINISTRATIF DU PLAN SCHUMAN ?

Alors que le traité sur le plan Schuman est paraphé et qu'entre dans la réalité le pool charbon-acier, premier pas vers une organisation rationnelle de l'Europe occidentale, un des problèmes parmi ceux qui restent à régler prend une place de plus en plus grande dans l'esprit des négociateurs : le choix du lieu où les organismes nouveaux travailleront. Certes, aucun nom n'a encore été prononcé, mais il semble bien qu'une suggestion, émise en Belgique, retiendra tout de suite l'attention des intéressés lorsque le moment sera venu de trouver une solution au problème. La ville de Liège, en effet, capitale à la fois industrielle, commerciale et culturelle de la Wallonie, a d'ores et déjà fait savoir officieusement qu'elle poserait sa candidature comme siège administratif du plan. Les arguments que notabilités et édiles de la cité mosane comptent avancer sont nombreux et dignes d'examen. La situation géographique et économique d'abord : reliée par des moyens rapides de communication à Paris, à Londres, à La Haye, à Strasbourg et à la Rhénanie, Liège est le cœur d'une région qui produit 90 % des 250 millions de tonnes de charbon de l'Ouest du continent et 80 % des 45 millions de tonnes de son acier. Possibilité ensuite d'offrir un cadre spacieux aux bureaux de travail de la haute autorité : selon un projet que les autorités de la ville et de la province se tiennent prêtes à sanctionner, ces locaux seraient trouvés dans un parc qui étend ses magnifiques frondaisons entre la Meuse et la dérivation de l'Ourthe. Les fonctionnaires appelés à résider en permanence trouveraient aisément à se loger dans une ville qui a su rapidement relever les ruines causées à la fin de la guerre par les « bombes volantes ». D'ores et déjà la ville multiplie les projets annexes : établissement d'un nouveau pont sur le fleuve et d'une station d'hélicoptère postal, développement des possibilités touristiques de ses splendides environs, mise en valeur de ses innombrables richesses historiques et artistiques... que sais-je encore ! Ainsi Liège s'efforce-t-elle de mieux mériter encore son surnom de Cité ardente qui lui est demeuré du temps où elle était la fière capitale d'une principauté qui fut l'une des plaques tournantes de l'Europe.

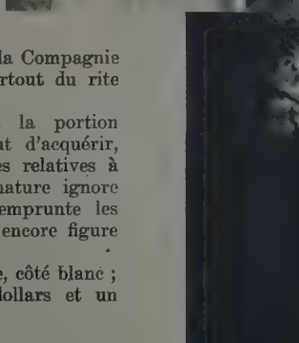


Ci-dessus : le grand par
La Boverie. Dans le cercl
batiment entouré d'une
raie (ci-contre) ou les é
liègeois suggèrent d
taller les services de la h
autorité du plan Schu

DEUX EXPLORATEURS FRANÇAIS EN MISSION

SUR LES PISTES INCERTAINES DU LIBÉRIA ORIENTAL

MM. DEKEYSER ET HOLAS, QUI EFFECTUÈRENT A TRAVERS LE LIBÉRIA L'EXPLORATION DONT NOUS PUBLIONS LE RÉCIT.



LA BRUME DU MATIN DONNE A LA FORÊT UN ASPECT MYSTÉRIEUX ET FÉERIQUE.

L'article que nous publions ci-après est le récit d'une mission accomplie au Libéria par deux savants français, le zoologiste P.-L. Dekeyser et l'ethnologue B. Holas. Ce territoire n'avait été jusqu'alors que peu exploré, et l'idée d'y envoyer une mission revient au directeur de l'Institut français d'Afrique noire, le professeur Théodore Monod, dont MM. Dekeyser et Holas sont les collaborateurs. Ce voyage a été effectué dans des conditions difficiles et a exigé des deux explorateurs de rudes efforts. Mais il s'est soldé finalement par d'importants résultats scientifiques.

Le Libéria, ou mieux, si l'on veut serrer de plus près la rigueur des termes, *la* Libéria, représente dans l'esprit des Européens une sorte de *no man's land* vert s'étalant sur la carte avec un minimum de localités, aux noms d'ailleurs très écorchés, et aussi une république noire indépendante sortie du cerveau de Monroe. Une seule route, reliant Monrovia à la frontière de la Guinée française, aboutissant à un petit centre, N'Zérékoré, sorte d'asile sur la mauvaise route qui mène de la basse Côte-d'Ivoire au Fouta-Djalon et, de là, à Dakar.

A vrai dire, cette tache verte, ignorée des atlas, a déjà connu quelques voyages de savants, celui de Buttiköfer (à la fin du siècle dernier), en particulier. Les Américains y exploitent, à proximité de la côte, les vastes plantations d'hévéas de la Compagnie Firestone ; il y a, de-ci, de-là, quelques missions se réclamant surtout du rite protestant ou de quelques schismes à la mode outre-Atlantique.

L'Institut français d'Afrique noire décidait d'envoyer dans la portion orientale de ce territoire une mission scientifique ayant pour but d'acquérir, autant que possible, les connaissances ethnologiques et zoologiques relatives à un pays dont en définitive, par rapport à la Côte-d'Ivoire, la nature ignore les frontières. Cela passa inaperçu en ce siècle où quiconque emprunte les voitures de la Transsaharienne ou survole l'Afrique en avion fait encore figure d'explorateur.

Pas de publicité et peu de moyens : un ethnologue et un zoologiste, côté blanc ; un préparateur taxidermiste, côté noir. Quelques centaines de dollars et un ordre de mission.

PREMIERS CONTACTS

Un beau matin, un camion du centre I. F. A. N. de Côte-d'Ivoire quittait Abidjan encore endormi au bord de sa lagune, emportant le maigre effectif et ses humbles réserves.

Le point de départ fixé était Tabou, petite localité maritime qui ne possède qu'une population d'environ huit ou dix Européens. Un charmant paysage où les cocotiers, jetant leur ombre légère sur une plage de sable blanc, font songer à quelque site océanien, mais c'est aussi un pays malheureux, où une certaine nonchalance des habitants, des « Krumen » pour la plupart, navigateurs à l'occasion, oblige à s'adresser à des pêcheurs Fanti venus de la Gold Coast pour obtenir un peu de poisson. Accessible par mer aux seules chaloupes, auxquelles une barre sévère enlève souvent une partie du chargement, Tabou est pratiquement isolé du monde quatre mois par an, lorsque les rudes pluies d'hivernage rendent l'unique route inutilisable. Fort heureusement, bon nombre de voyageurs, à l'époque, durent à la large hospitalité de Mme et de M. Passeleau, alors commandant du cercle du Bas-Cavally, de manger à leur faim.

Il nous fallait tout d'abord nous rendre sur le territoire de la *Republic of Liberia* pour prendre un premier contact avec les autorités des régions que nous allions traverser. En compagnie de l'adjoint au commandant de cercle, nous nous rendîmes par la route à Pata. De là, une pirogue administrative nous mena à Gbologho, sur la rive libérienne du fleuve Cavally, où une voiture envoyée par le *Superintendant of the Maryland County* nous mena, par l'important tronçon de route aménagé pour le service des plantations de la Firestone, jusqu'à la mer, à Harper, à proximité du cap des Palmes, où deux commerçants suisses mirent leur maison et leur garde-manger à notre disposition. Le lendemain, au cours d'une très cordiale entrevue, nous obtenions du superintendant une lettre de recommandation.

Nous avions pour but immédiat de descendre le Cavally de Pata à l'embouchure du fleuve, c'est-à-dire au village de Bliéron, puis de gagner en sens inverse la localité libérienne de Webo, face au poste douanier français de Tiboto, qui marque la limite de navigabilité du fleuve. De Webo nous étions convenus de pousser vers le nord, par la piste, jusqu'à Zwedru, l'important centre du district de Tchien, et de regagner la frontière française au niveau des monts Nimba.

EN PIROGUE

La première partie de notre projet réclama l'emploi de deux pirogues, menées chacune par six ou huit pagayeurs. Le trajet représentait environ 80 kilomètres. Nous visitions alternativement les villages français et libériens de part et d'autre du fleuve, qui coule des eaux calmes sur un fond assez inégal.

Un voyage en pirogue ne cause pas d'autre fatigue que celle qui atteint les genoux, inconfortablement repliés dans un espace réduit. Fort heureusement, les visites aux villages nous permettaient de nous dégourdir les jambes, parfois aussi de prendre un bain de pieds. En effet, on n'accède à certaines agglomérations, invisibles de la rive, que par une sorte de chenal bourbeux où rapidement le fond devient insuffisant. On descend donc dans l'eau, au fond de laquelle les orteils rencontrent une vase molle et fétide à souhait. L'enquête achevée, on repart après un nouveau bain de boue. Ragaillardis par ce répit, les piroguiers frappent en cadence leurs pagaies sur le bord de l'esquif et rythment des chants que nos oreilles retiendront longtemps encore.

Impossible de savoir ce que signifiait leur rengaine, d'ailleurs assez harmonieuse, mais nous aimions l'entendre, car, poussées par seize bras musculeux, les pirogues volaient littéralement sur l'onde.

Mais cela ne durait pas. Bientôt les hommes se contentaient d'effleurer doucement les flots d'une pagaie négligente. De telles indolences se manifestaient surtout au voisinage d'une des rustiques distilleries indigènes qui abondent sur la rive libérienne du Cavally. Il nous fallait céder si nous voulions gagner l'étape avant la nuit et acheter quelques cents d'une affreuse mixture appelée « cane-juice », rhum blanc terriblement titré. Moyennant quoi les chants reprenaient pour un temps. Des oiseaux d'eau se levaient à notre approche : tantôt un martin-pêcheur géant se silhouettait sur une basse branche, puis une aigrette grise prenait son vol ; plus loin un héron quittait son perchoir. Sur les bancs de sable se reposaient des cigognes épiscopales, des ibis au plumage mordoré. Parfois, dans les arbres qui surplombent les rives, des serpents étaient nonchalamment lovés. Dans la vase s'inscrivaient les empreintes de crocodiles.

Bientôt la surface de l'eau devenait vaporeuse, tandis que s'annonçait le rapide crépuscule tropical. Halte au prochain village pour, une fois de plus, passer la nuit à la belle étoile.

PRÈS DES VILLAGES, LES SOUPLES PONTS DE LIANES QUI ENJAMBENT LES EAUX SONT PLUS SOLIDES QU'EN PLEINE BROUSSE, OU LA TRAVERSÉE, D'AILLEURS, DOIT SOUVENT ÊTRE EFFECTUÉE EN PIROGUE. EN BAS : LORSQUE L'EAU EST PEU PROFONDE ON SE RÉSOUT...

ET LE LENT VOYAGE SE POURSUIT

BLIÉRON, où le Cavally est séparé de la mer par une mince langue de sable au bord de laquelle surgissent les croupes noires de rochers sacrés ; Pata, où s'arrête la route française et que nous connaissions déjà ; Gbologbo, Georgetown ou mieux « Geogié » ; Taaké, où la profondeur devient si faible et le sable si abondant que nous nous échouons plusieurs fois.

C'est enfin Webo, haut juché sur la rive, où l'on accède par un escalier fait de larges dalles menant d'une étroite grève à une rue escarpée. Forts de notre

official pass, nous nous rendons aussitôt chez le *District commissioner*. Mais celui-ci prend le texte à la lettre. Il y est dit en effet que nous devons traverser le pays, mais il n'est pas mentionné que nous sommes admis à y travailler. Il faudra donc faire effectuer quelques démarches complémentaires qui nous immobiliseront une quinzaine de jours dans un pays aussi mal ravitaillé que possible, où la nature est trop dégradée et les hommes trop près de la civilisation pour que le séjour puisse nous être de quelque utilité. Enfin, un beau soir un messager nous apporte la bonne nouvelle : nous allons pouvoir effectuer notre mission. Les porteurs nous attendent. Pour deux voyageurs, il en faut près de quarante, et la difficulté de se procurer une telle équipe dans certains villages ralentit souvent notre progression. Il n'est évidemment pas question de conserver la même équipe durant tout le voyage. Il faut recruter des hommes à chaque étape, et parfois même en cours d'étape. La durée des parcours est d'ailleurs en rapport immédiat avec les coutumes et il ne nous fallait pas songer à une bien grande régularité de marche : tantôt 30 kilomètres, ce qui représente le maximum de distance exigible d'un porteur chargé de 20 ou 25 kilos, tantôt moins de 10 kilomètres.

On ne porte pas volontiers au Libéria, bien que l'absence de route ne permette pas d'autre moyen de transport. Et dans certains cas ce furent des femmes qui portèrent nos « loads », les hommes préférant de beaucoup palabrer dans l'ombre des cases... ou y dormir.

Nous ne voulons pas trop insister sur les multiples contestations que soulève l'emploi d'un personnel aussi nombreux que variable. A chaque départ se répétait la même scène : à l'heure du « let's go », ils choisissaient leur charge avec la plus grande circonspection, soulevant chaque colis jusqu'à ce qu'ils trouvent la moindre résistance. Nous avons dû souvent soulever nous-mêmes les caisses les unes après les autres pour en démontrer la légèreté. Enfin, la colonne prenait la piste, précédée par l'un de nous, suivie à distance par l'autre afin de récupérer les traînards, nombreux, et de les encourager à atteindre l'étape avant la nuit.

900 KILOMÈTRES DE PISTES

A LA sortie de Webo, comme à la sortie de chaque centre de quelque importance, on trouve une ébauche de grande et belle route, sur laquelle les pieds nus ont tracé un sentier par la force de l'habitude millénaire selon laquelle on passe là où le voyageur précédent a passé, et dans ses empreintes mêmes.

Mais au bout de 500 à 600 mètres la végétation reprend ses droits et ne laiss place qu'à une étroite sente que les allées et venues des indigènes ont propre ment dénudée sur environ 30 centimètres de largeur.

Nous avons dû suivre près de 900 kilomètres de ce mince ruban ; no point que la distance parcourue puisse représenter sur une carte, en lign droite, plus de 350 kilomètres, mais parce que les sinuosités de la pist triplent à peu près cette distance. A tel point que l'un de nous ayant pou rôle accessoire à ses recherches de relever le parcours à l'aide d'une simpl boussole dut parfois effectuer plusieurs notations de direction en moins d cinq minutes. En effet, le paysage était la plupart du temps beaucoup tro couvert pour permettre d'apprécier une direction générale. Les carte françaises actuelles du Libéria sont inutilisables, et nous ne disposions qu d'un vague document établi un peu au hasard, valable pour une partie d trajet seulement, dans la limite où les localités y sont exactement dénommée Car nous avons fréquemment fait la curieuse expérience qui consiste obtenir le nom exact d'un village. On s'adresse en anglais au premier venu

— Comment s'appelle ce village ?

— Je ne sais pas, répond le grand gaillard de trente à trente-cinq an je suis encore trop jeune...

— Soit, mène-nous vers le chef... Chef, quel est le nom de ton village

— Je vais réunir les anciens pour le leur demander.

... A Y PLONGER JUSQU'A MI-CORPS. PLUS DIFFICILES PEUT-ÊTRE A FRANCHIR QUE LES RIVIÈRES SONT CES MARIGOTS D'OU L'ON RESSORT BOTTÉ D'UNE BOUE NOIRE. CI-DESSOUS : DES RECRUES DE L'ARMÉE LIBÉRIENNE S'ENTRAINENT AVEC DES GOURDINS DE BAMBOU.

Réunion de vieux notables qui discutent longuement en opinant du bonnet. Avec quelques cents à l'appui, on obtient un nom acceptable. Il se peut aussi qu'on réponde, par exemple, Kanabli. Sans méfiance, on inscrirait ce vocable sur les tablettes, et plusieurs semblent l'avoir fait. Or cela signifie tout simplement : « village de gens appartenant à la tribu kana ». Il peut donc en exister un certain nombre.

Suivre une piste normale, sans autre ennui que la monotonie et la fatigue des longues marches, ne présenterait rien en soi de bien notable. Mais le Libéria, tout comme nos territoires voisins de Côte-d'Ivoire, se trouve sillonné du nord au sud par des cours d'eau nombreux dévalant vers la côte, et d'innombrables marigots leur apportent leur tribut. Ils traversent les pistes, et l'on ne connaît guère d'autres ponts que de rares et fragiles constructions de lianes qui oscillent sous le poids des hommes ou l'humble tronc d'arbre non équarri. Les semelles glissent sur l'écorce humide et il arrive qu'un fragment pourri ou rongé par les termites cède sous le pied.

Dans certaines régions l'eau extravasée des marigots voisins et celle que déversent chaque jour les nuages pendant la longue saison des pluies délayent la terre de surface. Il se forme ainsi des marais de fange noire, que l'on quitte crotté jusqu'aux genoux d'une croûte gluante.

La tâche verte des cartes est vraiment surfaite en ce qui concerne la partie est du territoire libérien que nous avons pu traverser, de Webo à Boah puis à Barclayville, puis de Boah à Tchien et à la frontière française. La forêt tropicale qui devait jadis couvrir tout ce pays est certainement beaucoup plus dégradée que nos forêts de Côte-d'Ivoire. Il subsiste çà et là, et surtout sur les pentes, où l'exploitation est beaucoup plus malaisée sans doute, quelques beaux îlots, mais autour des villages il ne reste plus qu'une sorte de taillis et de vastes déboisements où naît une végétation arbustive. Il ne semble pas que de véritables savanes puissent normalement s'établir au sein de ces déboisements. En effet, l'humidité est telle que la mise à feu, si fréquente dans les régions sèches, est à peu près impossible.

VERS LA FRONTIÈRE FRANCO-LIBÉRIENNE

Nous avions projeté l'escalade de la montagne Tiélé, qu'on trouve sur les atlas sous le nom erroné de Niété. Nous savions que, dans le temps, un missionnaire américain avait échoué dans sa tentative. Il ne semble pas d'ailleurs que cet échec soit dû aux difficultés physiques de l'entreprise, mais à des facteurs tenant aux superstitions locales. Pour atteindre la montagne Tiélé, qui se dresse en une longue et basse arête au cœur du pays Poutou, il faut passer par le village assez important de Pénoké.

Bien entendu, le massif est peuplé d'esprits et de génies divers. Nous eûmes beaucoup de peine à obtenir les porteurs nécessaires pour nous mener à Mâloubli, petit hameau situé au pied du versant nord-ouest de la montagne. Enfin Kuyya, le vieux féticheur de Pénoké, se livra à une divination qui se trouva favorable et peu après nous pûmes obtenir le personnel indispensable.

De Pénoké à Mâloubli, notre dernière heure de marche s'acheva sous un véritable déluge, surgi avec la brutalité propre aux orages tropicaux. Le ciel

brutalement s'obscurcit, puis au lointain naît un bruissement qui s'intensifie de seconde en seconde. Une rafale de vent furieux précipite à terre des brassées de branches mortes, et bientôt de larges gouttes d'eau étoilent le sentier puis, en une seconde, font place à de vertigineux filets liquides qui transforment la piste en torrent. En entrant dans Mâloubli nous ressemblions à des noyés. Le lendemain il fallut réunir une fois de plus les notables, faire quelques sacrifices aux dieux de la montagne : tabac, gin et, toujours, quelques dollars. Les divinités burent et le sorcier fut bientôt ivre. Et l'on nous permit de tenter notre chance.

Nous fûmes un peu déçus, car les 700 mètres mentionnés par les cartes se réduisent à 575 mètres, ne présentent aucun obstacle infranchissable et, si le sommet servit jadis aux sacrifices, il n'y subsiste qu'un étroit espace dénudé, sans aucune trace visible d'un rite quelconque. Mais, au long de l'itinéraire suivant, qui nous menait à Siabli puis à Tchien, nous fûmes assaillis de demandes de cadeaux (« dash », pour employer le broken-english local) de la part de vieux bonshommes prétendant « contrôler » la montagne. Ils perdirent leur temps, car depuis notre escalade, permise par les dieux locaux, nous nous estimions en être les maîtres.

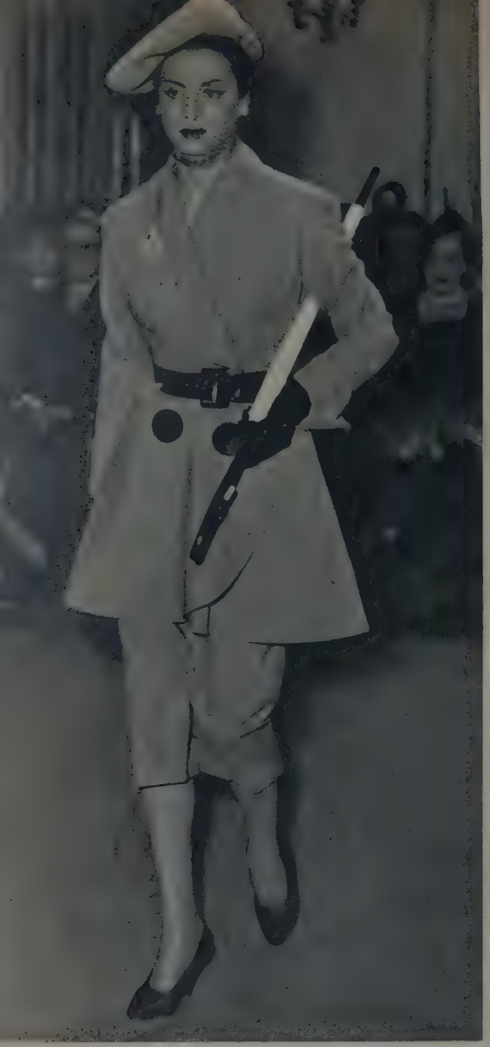
Peu après nous arrivions à Zwedru (Tchien), d'où un pénible voyage de plus d'un mois nous ramena, au prix de multiples difficultés, au pied des monts Nimba, puis jusqu'au tronc d'un arbre servant de pont sur la rivière Nuon : la frontière franco-libérienne.

Nous n'avons pu entrer dans le détail de cette longue expédition à pied dans un pays peu connu. Il y eut quelques dangers, plus ou moins bénins, des complications multiples avec des chefs trop avides de dollars. Nous ne voudrions pas grossir l'importance de ces faits divers, car à l'époque nous n'y pensions guère. Pourtant notre compagnon de route, le préparateur africain Milimouno, ne compte plus aujourd'hui parmi les vivants. Chacun sait qu'on ne circule pas impunément sans route, qu'on ne peut espérer un bon climat dans la forêt africaine, qu'il y a des panthères, des serpents et des moustiques, que les hommes ne ressemblent pas aux paysans de la Beauce, et que franchir un tronc d'arbre ne constitue pas un exploit. Au moins les photographies qui illustrent ces pages offriront, espérons-nous, quelques aspects intéressants de notre randonnée.

Il nous reste à parler des hommes et des animaux, puisque aussi bien ils représentaient nos sources d'intérêt.

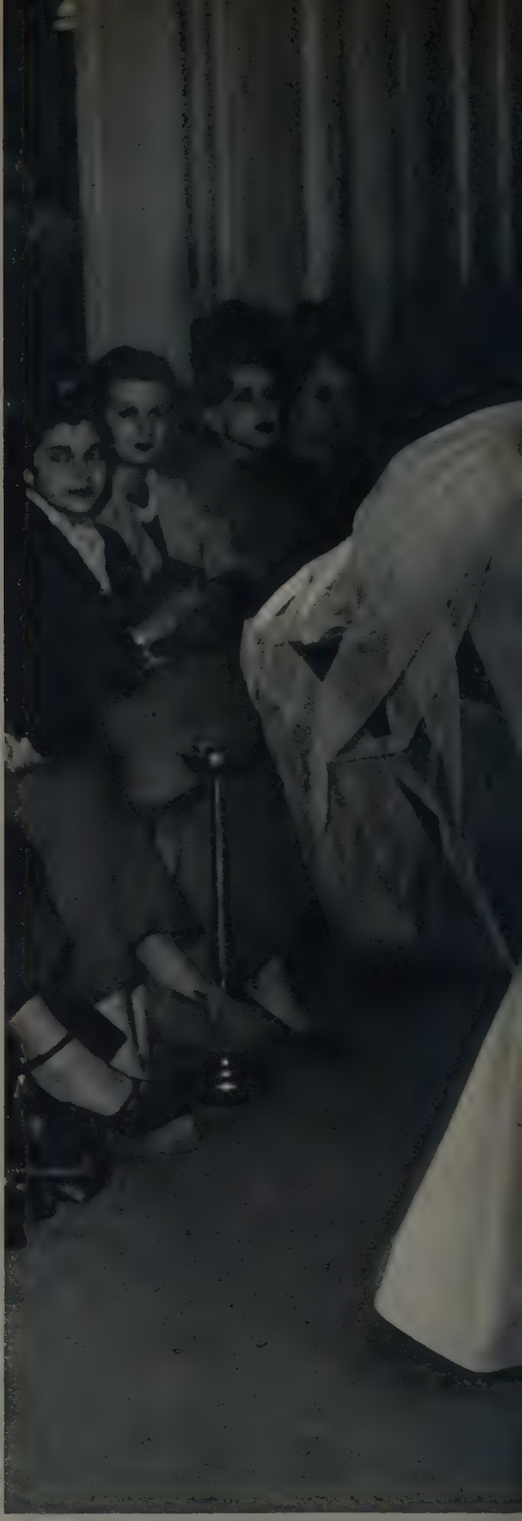
P.-L. DEKEYSER.

(A suivre.) *Documentation photographique de B. Holas.*



FATH : « Cléo », tailleur fil à fil gris, ceinture, bouton noir.

CHRISTIAN DIOR : Ensemble après-midi, robe de tweed gris.

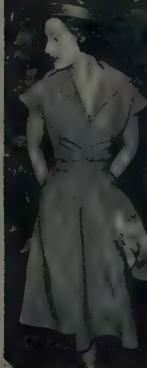


JACQUES FATH :

ROBERT PIGUET : « Macadam », lainage côtelé gris.

JEAN DESSÈS : « N° 136 », lainage pied-de-poule marine et blanc.

Le Print



« Aurore », satin blanc, broderie perles et strass, écharpe satin gris et jaune.

chante dans les collections

VEC les marées d'équinoxe, voici la mode de printemps. Or cette année, de l'avis des spécialistes, il n'y a point à attendre de celle-ci quelques-unes de ces vagues qui, périodiquement, balaient les conceptions acquises et ouvellent la silhouette féminine. Cette année est une année de stabilité. ne faudrait pas cependant se presser d'en conclure qu'il n'y a aucune nveauté. L'imagination, jamais paresseuse, des couturiers s'est attachée détails : garnitures, fantaisie des boutons, ganses accentuant les lignes.

— Mon cher, disait à un des dictateurs de la mode un de ses amis, vous z du talent, du génie même, mais si vous voulez mon avis : toutes vos entions n'ont aucune importance.

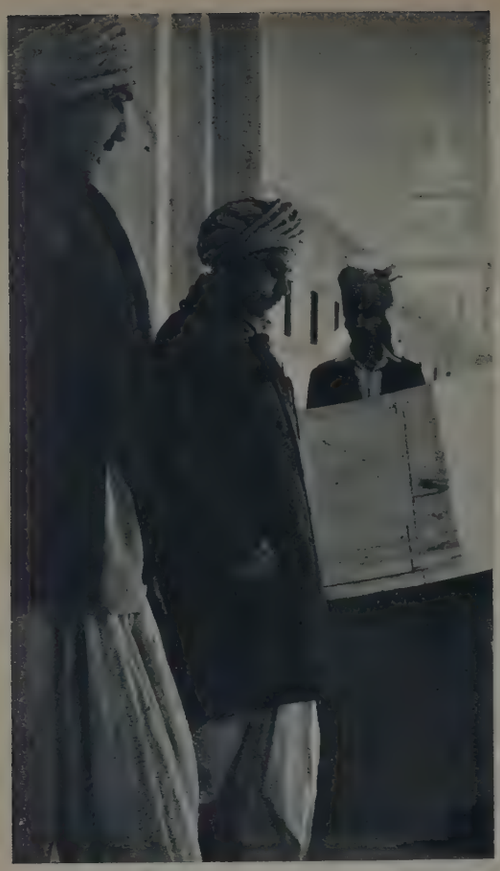
Et comme son interlocuteur, choqué, se récriait.

— Bah ! dit-il en riant, vous savez bien que, de quelque façon que vous les illez, *elles* sont toujours charmantes.

.. *Elles*, c'est vous, Mesdames.

RMAINE LECOMTE : « Jardin sous la pluie », robe du soir en organza gris entièrement dée de paillettes multicolores. — « Jésus la Caille », tailleur de lainage gris et bleu avec vate marine à pois. — « France-Illustration », robe de toile moutarde, avec mouchoir écossais.

LANVIN : « Domino », tailleur lainage marron rayé blanc.



Deux observateurs font une lecture sur les arcs de cercle du Samrat Yantra, le cadran solaire géant élevé par le prince Jai Singh.

ARCHITECTURE ASTRONOMIQUE

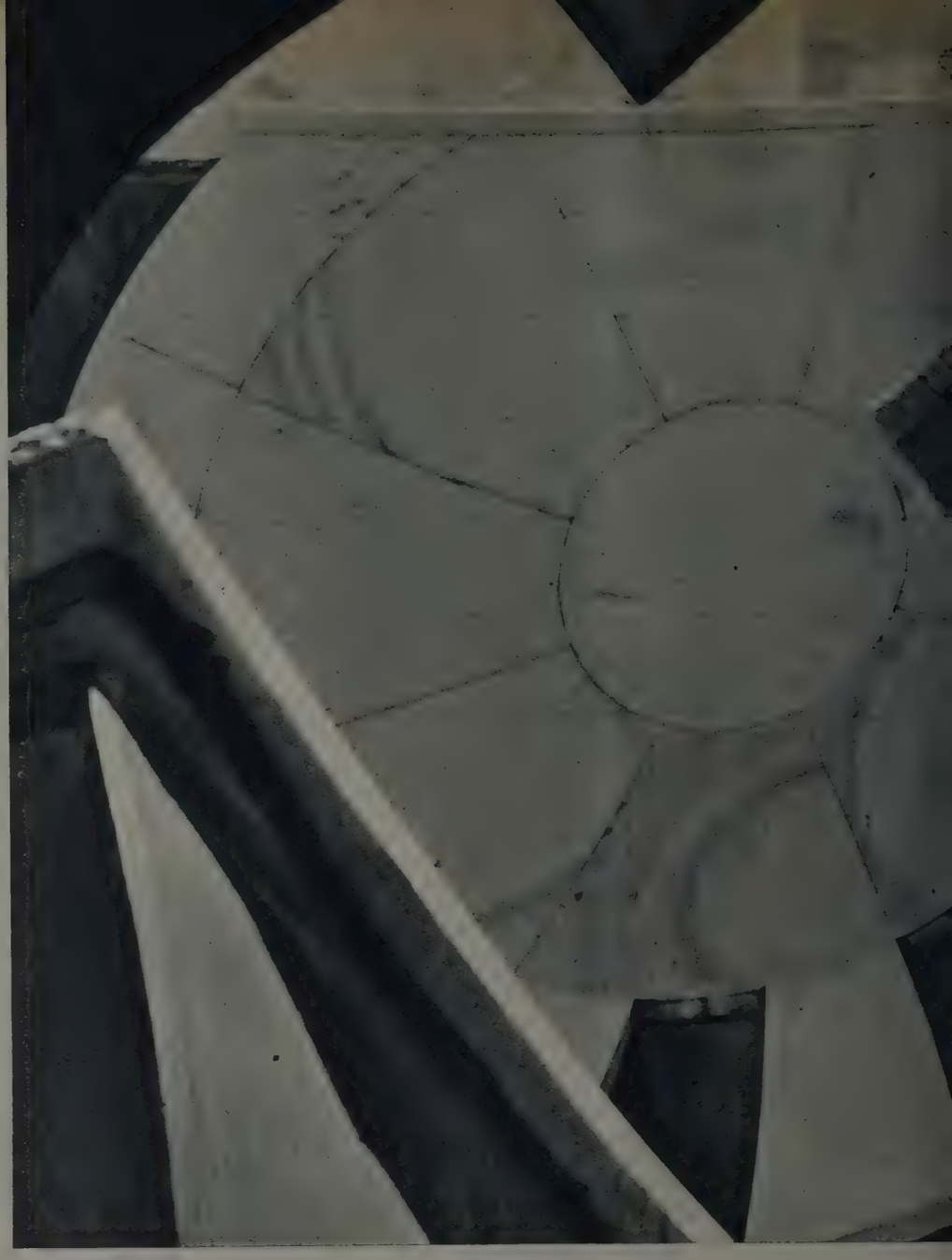
LES OBSERVATOIRES DU PRINCE JAI SINGH

PAR FRANCIS BRUNEL

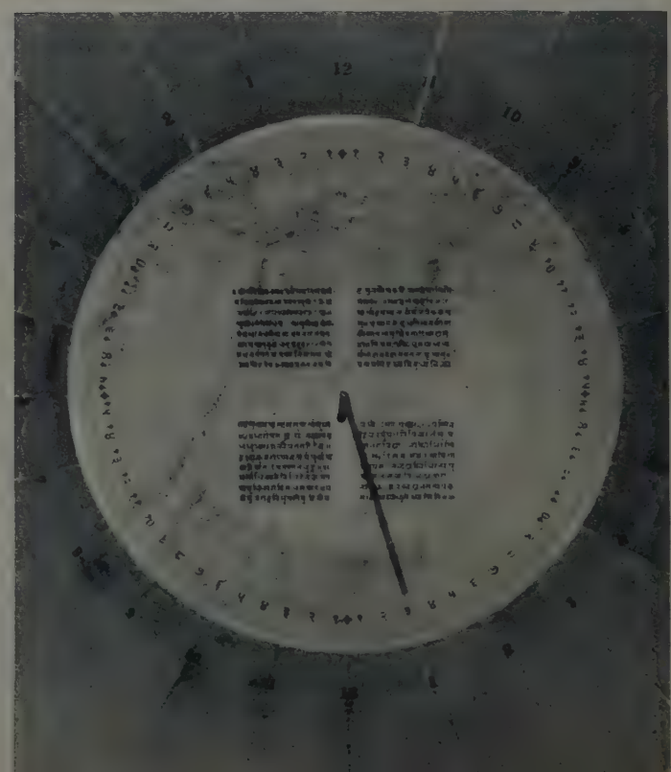
Offrant l'un des plus saisissants spectacles architecturaux qu'il soit donné de contempler, les observatoires du prince Jai Singh forment de véritables cités d'instruments monumentaux établis en maçonnerie de pierre dans le seul dessein d'effectuer des mesures et des visées astronomiques. On ne peut s'empêcher d'être rempli d'admiration devant la pureté et la beauté des formes abstraites de ces instruments que l'on croirait conçus par un de nos architectes futuristes et qui datent en réalité du XVIII[e] siècle, entre 1710 et 1727.

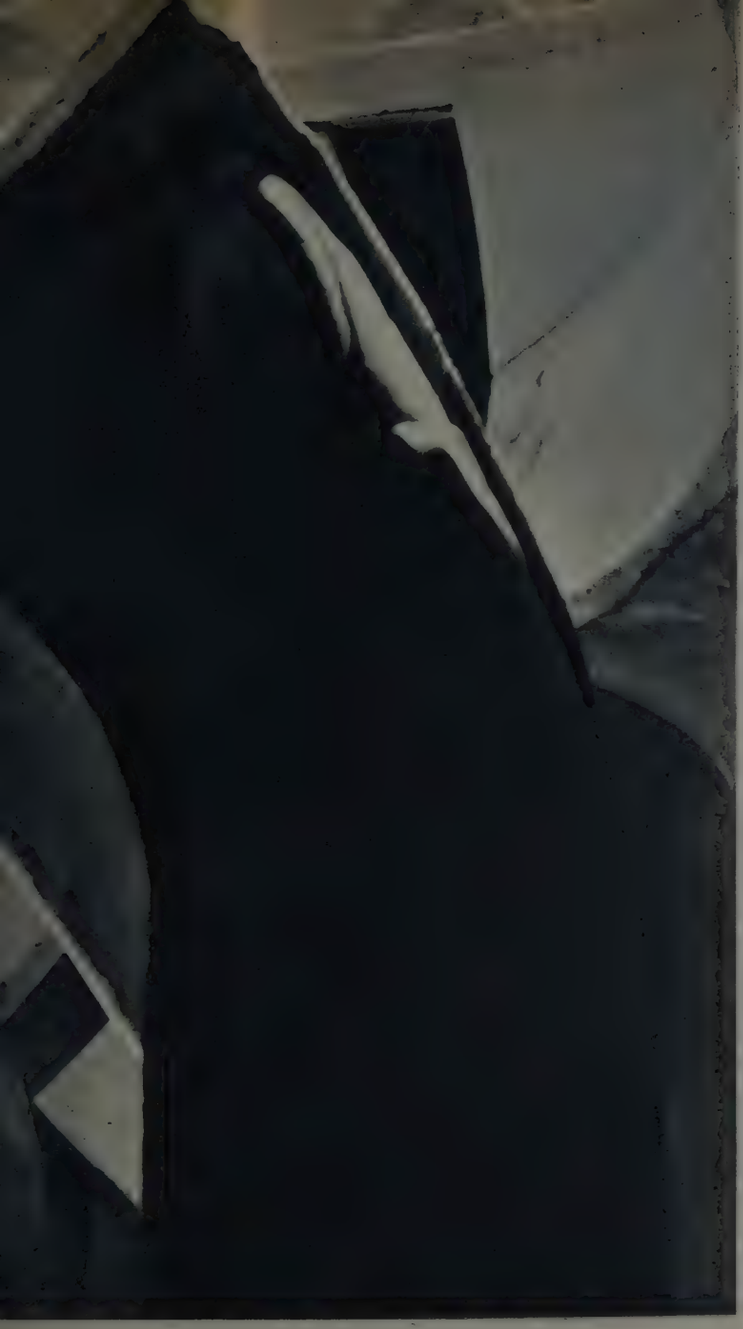
Descendant des « Fils du Soleil », Jai Singh, maharajah d'Amber, fut le fondateur de la ville de Jaïpur, dans le Rajputana. Il avait une prédilection pour les mathématiques, l'astronomie et l'architecture. Doué d'un esprit très lucide et d'un sens rigoureux d'application, il avait étudié à fond les traités hindous du célèbre astronome Varaha Mihira, les théories des Grecs et des Arabes, dont il fit traduire partiellement en sanscrit les ouvrages. Il vivait entouré d'une équipe d'astronomes, et, soucieux d'étendre ses connaissances, il envoya un de ces savants en ambassade au Portugal, à la cour d'Emmanuel, qui lui dépêcha en retour Xavier de Silva avec les tables de La Hire.

Insatisfait par les données astronomiques dont disposait alors cette science, il voulut constituer de nouvelles tables. Il s'ingénia donc à construire des instruments aussi précis que possible. C'est ainsi qu'il créa des observatoires à Jaïpur, à Mathura, à Delhi,



Ces instruments semblent d'abstraites compositions surréalistes. On remarquera, en haut, les espaces pratiqués pour faciliter les lectures dans le Jai Prakash Yantra.





En haut : une vue générale du Samrat Yantra, dont le gnomon, qui s'élève a plus de 20 mètres, est entouré d'un double cadran gradué. Ci-dessus et ci-dessous : le Rama Yantra, formé d'une double construction cylindrique, sert a mesurer l'altitude et l'azimut des astres.

ORIENTÉS VERS L'IMMENSITÉ CÉLESTE, LES INSTRUMENTS D'OBSERVATION DU PRINCE JAI SINGH ONT ÉTÉ CONÇUS POUR MIEUX CONNAITRE LA COURSE DES ASTRES.

à Bénarès et à Ujjaïn, cité située sur le méridien-origine de l'Inde et sur le tropique du Cancer, afin de pouvoir vérifier et contrôler les observations et les calculs. Selon Jai Singh, des observations correctes n'avaient plus été faites, en effet, depuis trois siècles et les données disponibles étaient périmées, même les fameuses tables d'Ulugh Beg de Samarcande.

Il imagina donc un grand nombre d'instruments de structure variée, et tout d'abord plusieurs astrolabes de métal, qu'il jugea bientôt insuffisants. Il fit alors bâtir en maçonnerie de pierre des instruments nouveaux de dimensions impressionnantes, afin de permettre des études plus précises du mouvement et du temps.

Dominant l'ensemble de l'observatoire de Jaïpur, se trouve « l'empereur des instruments », Samrat Yantra, gnomon formé d'un immense triangle rectangle pointant vers le pôle Nord céleste et flanqué de part et d'autre de deux arcs de cercle décrits parallèlement à l'équateur. De plus de 20 mètres de hauteur sur une quarantaine de mètres de longueur du nord au sud et d'un peu plus de largeur d'est en ouest, cet instrument donne l'heure solaire avec ses variations quotidiennes. Le grand triangle se trouve dans le plan méridien du lieu, c'est-à-dire nord-sud. L'inclinaison de l'hypothénuse correspond exactement à la latitude du lieu. Une double graduation montante et descendante établie sur les cadrans sert à mesurer l'heure angulaire ; les graduations qui figurent sur le grand triangle servent à déterminer la déclinaison des astres. Elles sont établies en heures, minutes et secondes aussi bien qu'en degrés. Le matin, l'ombre du grand triangle tombe sur l'extrémité la plus haute du cadran ouest et descend jusqu'à midi, heure à laquelle il n'y a plus d'ombre ; puis elle apparaît sur le cadran est et monte à mesure que le soleil poursuit sa route apparente et décline.

Non loin du Samrat Yantra, le Rama Yantra est composé de deux constructions cylindriques complémentaires. Chacune a en son centre une colonne ; de la base de celle-ci partent des rayons qui aboutissent à la périphérie du cercle. Pour permettre une lecture facile en tous points, chaque construction est composée d'un certain nombre de piliers de pierre séparés les uns des autres par autant d'intervalles libres. Les espaces non construits de l'un des édifices se trouvent reportés en maçonnerie dans l'autre. Ainsi ces deux éléments ne forment en réalité qu'un seul instrument qui sert à mesurer l'altitude et l'azimut des corps célestes. A cet effet, les piliers et les secteurs horizontaux rayonnant sont gradués. C'est avec cet instrument que Jai Singh fit les observations qui lui servirent de base pour la revision des tables d'Ulugh Beg.

Un troisième ensemble est composé de deux parties complémentaires hémisphériques : c'est le Jai Prakash Yantra, ou « Lumière de Jai ». Ici aussi, pour permettre l'accès et faciliter les lectures, des espaces ont été laissés libres et ont été reportés en maçonnerie dans l'élément complémentaire. Les cavités hémisphériques ont leur surface polie et gravée : elles représentent la sphère céleste. Le cercle horizontal, au ras du sol, marque l'horizon ; le point central le plus bas représente le zénith. Des filins fixés avec précision dans les directions Nord-Sud et Est-Ouest portent en leur intersection une petite plaque métallique circulaire percée en son centre d'une lumière. La projection du soleil par cet orifice indique la position de l'astre et permet de lire directement déclinaison, azimut et altitude.

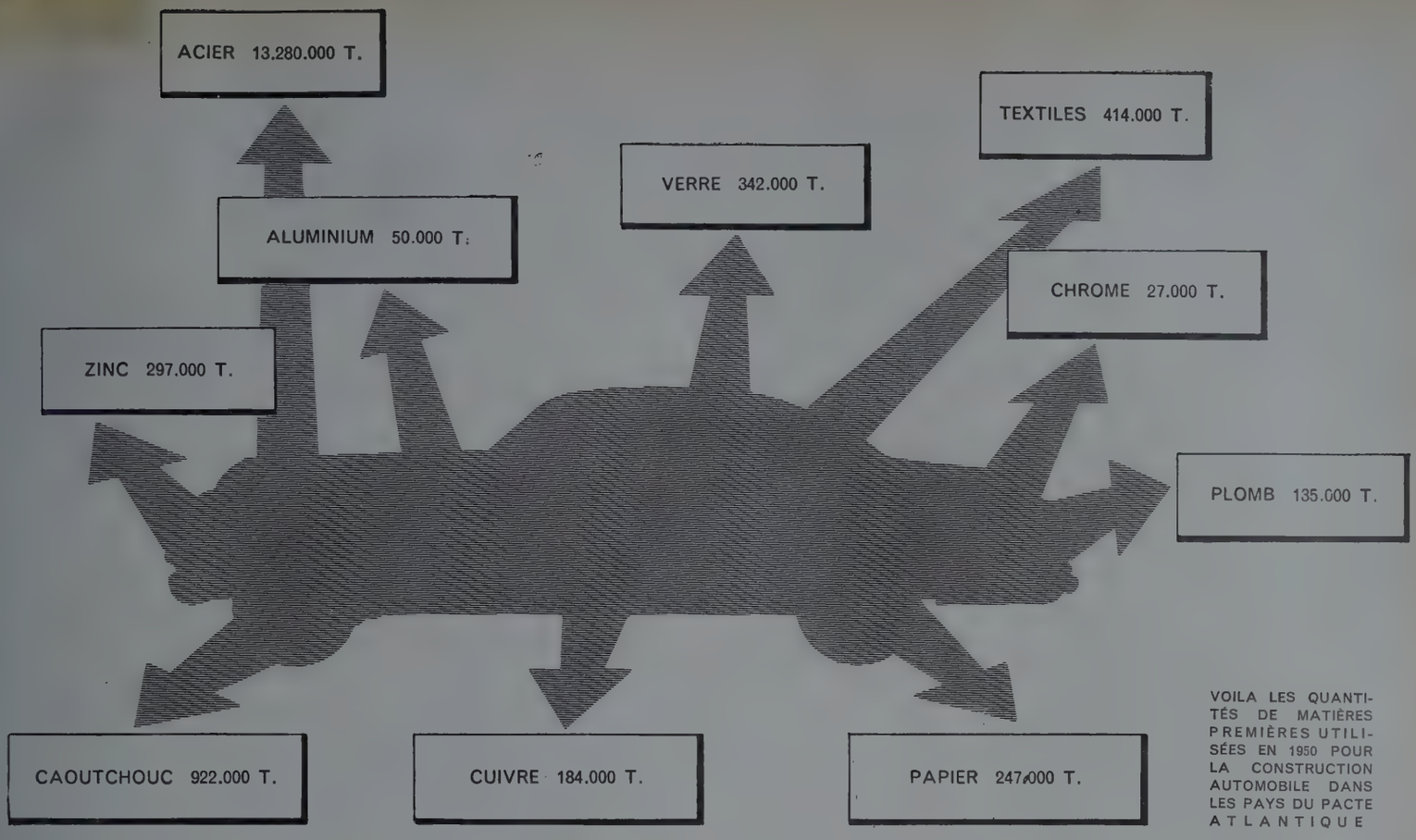
A côté de ces instruments on en rencontre une série d'autres assez complexes : le Misra Yantra, composé d'un gnomon central combiné avec trois autres appareils établis pour calculer les mouvements des planètes et des astres et se complétant les uns les autres. Orientés vers l'immensité du ciel, les instruments conçus par le prince Jai Singh sont les témoins de cette recherche permanente qui pousse l'homme, depuis les temps les plus anciens, à découvrir, à connaître et à comprendre ce grand univers qui nous entoure, « afin de rendre l'obscurité visible ».

Ebloui par la beauté et les échelles grandioses d'espace et de temps de l'univers étoilé, Jai Singh s'écriait dans son *Traité d'astronomie* :

« Gloire soit au Créateur de toutes choses ! Le génie pénétrant des plus purs géomètres est obligé de sonder sa faiblesse d'expression, l'étude et la précision des astronomes qui mesurent les cieux les forcent à reconnaître leur étonnement et leur insuffisance la plus complète ! Dans le livre du Roi des Rois, les orbes célestes ne sont que quelques feuillets, et les étoiles et le soleil, ce coursier de l'azur, ne sont que piécettes d'or dans le trésor suprême ! »

En face de problèmes apparemment sans solution, devant le vertigineux mystère de l'espace et du temps, curieux de son destin et de sa place au sein de l'univers, l'homme, ce microcosme, a toujours cherché à augmenter l'exactitude et la portée de ses observations et de ses mesures. Poursuivant la découverte de l'ordre et de la loi cosmiques parallèlement à l'exercice de ses attributions royales, le prince Jai Singh a pris rang, dès le XVIII[e] siècle, parmi ces aventuriers passionnés des espaces infinis où se déroule la course des astres.

Photographies Francis Brunel.



VOILA LES QUANTITÉS DE MATIÈRES PREMIÈRES UTILISÉES EN 1950 POUR LA CONSTRUCTION AUTOMOBILE DANS LES PAYS DU PACTE ATLANTIQUE

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE OCCIDENTALE ET LA RECONVERSION

UN MILLION D'INGÉNIEURS, D'AGENTS DE MAITRISE ET D'OUVRIERS ONT, EN 1950, FABRIQUÉ 10 MILLIONS DE VOITURES

En 1950 la communauté atlantique et l'Allemagne de l'Ouest ont fabriqué 10 millions d'automobiles et de véhicules utilitaires, soit approximativement 93% de la production mondiale.

L'expansion normale et la mise en service de nouveaux laminoirs qui devaient, en France en particulier, supprimer le goulot d'étranglement des tôles permettaient d'envisager en 1951 des accroissements de production peut-être moins importants (15 % en France), sensibles malgré tout.

Espoirs vite déçus !

Devant les menaces de la crise internationale, il apparut que les nations atlantiques devaient entreprendre un vaste effort militaire au prix duquel elles espèrent obtenir la sécurité. Le choix des moyens se posa aussitôt. Produire des armements en quantité massive et dans un délai très bref ; permettre, le cas échéant, un développement encore accru de cette production, cela dépasse largement les capacités des arsenaux et des entreprises spécialisées. Les autorités militaires doivent donc chercher de nouveaux fournisseurs et se tournent quasi automatiquement, d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique, vers l'industrie automobile.

Honneur redoutable !

Réfléchissons un instant !

Toute industrie n'est moderne que dans la mesure où elle peut produire en grande quantité à bas prix de revient, où son organisation technologique donne la primauté à la machine, où elle applique la division du travail. Ces règles simples, grâce à Henry Ford, à André Citroën, à lord Nuffield, l'industrie automobile les appliqua sinon les découvrit la première. En quelques lustres elle transforma ainsi la physionomie de l'univers, introduisant l'automobile dans toutes les phases du développement économique sinon humain, au point qu'il n'est plus possible d'envisager sainement la vie actuelle sans l'automobile sur les routes, sans tracteur dans les champs, sans cette présence souvent imperceptible mais toujours latente du moteur à explosion. Le dénier, c'est revenir cinquante ans en arrière et ne point penser à l'aviation, dont l'éclosion de l'automobile n'a pas peu fait pour le développement.

S'étant placés délibérément à la tête du progrès technique, les constructeurs automobiles ne cessèrent pas de s'y maintenir, perfectionnèrent leurs installations, cherchèrent à accroître leurs ventes, augmentant chaque jour la place de leurs entreprises dans la vie industrielle au point qu'il est possible, dans les Etats civilisés de l'Ouest, de déduire l'activité générale des chiffres de production automobile comparés.

Tour à tour, la première et la seconde guerre mondiale, plus encore la seconde que la première, démontrèrent combien sont favorisés les Etats ou les coalitions capables de fournir à leurs armées de terre, de l'air ou de mer des matériels en quantités incessamment plus grandes, robustes, ne demandant qu'un faible entretien tout en possédant de hautes spécifications techniques, ce qui correspond aux caractéristiques fondamentales de la production automobile.

En esprit, la technique de la construction automobile a donc pratiquement présidé, au moins de 1941 à 1945, à l'ensemble des fabrications militaires.

En fait, c'est d'autant plus vrai qu'aux Etats-Unis l'industrie automobile fournit durant ces années, outre les voitures blindées, 92 % des engins de transport, 87 % des bombes, 85 % des casques, 75 % des moteurs, 50 % des fusils ; en résumé, 20 % des besoins militaires totaux.

Pareils chiffres, pareil rôle impliquaient de recourir à l'industrie automobile pour doter la communauté atlantique d'une force militaire.

Après les investissements dont elle est l'objet depuis cinq ans, l'amélioration de sa productivité et de son outillage, l'industrie automobile atlantique, américaine ou européenne, se trouve dans une situation particulièrement favorable pour participer à cette tâche. Le problème des matières premières ne se pose pratiquement pas, puisque celles qui pourraient lui manquer lui sont réservées par priorité. Enfin, aux Etats-Unis tout au moins, où cette transformation d'activité est de très loin la plus avancée, les seules installations industrielles spécialisées aux besoins militaires auront une capacité double de celle qui leur sera demandée pour réaliser le programme d'armement prévu ; ce qui laisse en 1950 à la seule satisfaction des besoins civils 60 % de leur potentiel total. Comme les Etats-Unis développent largement leur production de matières premières et pensent disposer d'ici deux ans, par exemple, de quantités d'acier supérieures de 20 %, d'aluminium de 50 %, de caoutchouc de synthèse de 30 à 40 %, il apparaît déjà que ces contingents supplémentaires de métal ou de gomme seront suffisants pour pourvoir aux seuls besoins militaires résultant des plans actuels. A moins que les commandes des armées n'atteignent des niveaux supérieurs à ceux prévus, la consommation civile se retrouverait à cette époque à ses indices de 1950, étant bien entendu qu'à l'accroissement de la production des matières correspondrait une augmentation parallèle des capacités des entreprises de transformation et de produits finis.

En Europe le problème se pose autrement. Il dépend de la situation particulière à chaque pays. Rares sont les usines équipées de manière aussi pratique et grandiose que celles des Etats-Unis. De plus, leurs fabrications sont en général moins lourdes et exigent par la suite des installations moins amples. L'adaptation est plus délicate. Les besoins civils, qui restent immenses, sont peu souvent légitimés par le désir de changer de modèle.

Cela ne veut pas dire que ces entreprises n'ont ni la possibilité ni la capacité de se transformer. Au contraire ! La France de la première guerre mondiale, dans une situation au moins aussi périlleuse et privée du tiers de son territoire, l'a déjà montré.

L'industrie automobile, dont le rôle est déjà primordial dans l'économie, est appelée à des tâches plus graves encore, plus décisives pour l'avenir européen.

Aussi nous a-t-il semblé impérieux d'étudier celles de plusieurs pays atlantiques. Nous examinerons leur structure, leur équipement. Nous dirons leur ascension, leur effort, leur réussite, leur vocation.

Nous commencerons par les Etats-Unis, nous continuerons par l'Allemagne de l'Ouest, la Grande-Bretagne, l'Italie et nous terminerons par la France.

(A suivre.)

RENÉ POLLIER.

LES RELATIONS MARITIMES AVEC LA FRANCE AFRICAINE

UN BEL EFFORT DE NOTRE MARINE MARCHANDE

DEUX ASPECTS DU « KAIROUAN » : LA PLAGE AVANT QUE DOMINE, AU FOND, LA PASSERELLE DU COMMANDANT ET (CI-CONTRE) UNE VUE GÉNÉRALE DU PAQUEBOT.

La flotte commerciale française vient de s'enrichir de trois nouvelles unités. Toutes trois sont sorties des Chantiers et Ateliers de la Méditerranée, à La Seyne (Var), qui ont eu la bonne fortune, à la libération, d'échapper à la destruction totale que leur avaient pourtant préparée les Allemands. Ceux-ci avaient en effet placé un peu partout dans les chantiers des bombes dont l'explosion devait ruiner l'établissement. Fort heureusement l'une d'elles n'éclata pas, et dans les ateliers où l'outillage avait été épargné le travail put reprendre aussitôt.

Le 11 mars, à La Seyne, les Chantiers de la Méditerranée lançaient, en présence de nombreuses personnalités et de la foule accourue malgré le mauvais temps, le paquebot *El Djezaïr*, construit pour le compte du ministère de la Marine marchande et attribué à la Compagnie de Navigation mixte. Mme G. Gravier, femme du président-directeur général de la Compagnie, était la marraine du navire.

Long de 135 m. 15, large de 18 m. 10, déplaçant 7.102 tonnes, ce bâtiment peut transporter 335 passagers en cabines et éventuellement des passagers de pont. Il porte cent onze hommes d'équipage. Ses turbines, développant une puissance de 12.000 CV, lui assurent une vitesse de 20,5 nœuds.

La particularité essentielle de la construction réside dans le fait que la machine et les chaudières ont été placées à l'arrière, dégageant ainsi la partie centrale à l'usage des passagers et des marchandises. Car le bateau peut porter 4.770 mètres cubes de marchandises, dont une partie réfrigérée ; il possède en outre des cuves spéciales pouvant contenir 2.000 hectolitres de vin.

L'*El Djezaïr*, qui entrera en service en 1952 pour la liaison entre la métropole et les ports d'Afrique du Nord, remplace un paquebot disparu pendant la guerre et qui portait le même nom, appellation arabe d'Alger.

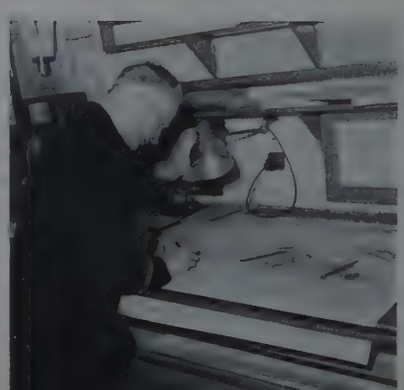
La veille, les mêmes chantiers avaient lancé, pour le compte de la Compagnie Paquet, un cargo de 4.200 tonnes, l'*Oued-Sous*, qui, long de 103 mètres, large de 16, peut prendre douze passagers à bord. Il sera affecté à la ligne Marseille-Sénégal.

Enfin le paquebot *Kairouan*, lancé il y a quelques mois et construit, comme l'*El Djezaïr*, pour la Compagnie de navigation mixte, vient d'effectuer son premier voyage de Marseille à Alger. Les passagers ont apprécié à juste titre ses installations luxueuses, à la décoration sobre et élégante.

Tout a été prévu pour assurer aux passagers aussi bien des premières que de la classe touriste — et l'équipage n'a pas été oublié — le plus grand confort possible. C'est ainsi que partout a été installé un système d'air conditionné réglable. Innovation qui plaira aux hommes d'affaires : il est possible de téléphoner du bord à terre. Bien entendu, le service et la cuisine, variée et soignée, sont dans la grande tradition des paquebots français. Pont-promenade couvert, cinéma, bar, coin réservé aux jeux des enfants, installations perfectionnées de sécurité, et jusqu'au fait que la cheminée, par sa forme spéciale, rejette très loin les fumées, tous les détails attestent le souci d'assurer bien-être et distractions pendant le voyage. D'une grande stabilité, le *Kairouan* est aussi un bâtiment « vite » qui file 24 nœuds. Il couvre ainsi en dix-sept heures la distance qui sépare Marseille d'Alger et il ne mettra que vingt heures pour relier la grande cité phocéenne à Tunis, qui à l'avenir sera alternativement avec Alger le but de ses traversées.

... « EL DJEZAÏR »

« OUED-SOUS »



CI-CONTRE : PENCHÉ SUR SES CARTES, LE SECOND VÉRIFIE LA ROUTE SUIVIE PAR LE « KAIROUAN », QUE LE TIMONIER, BARRE EN MAINS, S'APPLIQUE A MAINTENIR.

LE NAVIRE EST OUTILLÉ DE GRUES QUI...

... SERVENT A HISSER A BORD LES BAGAGES, DONT CERTAINS, COMME CETTE VOITURE, SONT DE TAILLE.

QUALITÉ DE LA TABLE EST UN DES ÉLÉMENTS INDISCUTÉS DU SUCCÈS DES PAQUEBOTS FRANÇAIS. LEUR INE SOIGNÉE EST APPRÉCIÉE DES PASSAGERS COMME DE L'ÉQUIPAGE. — CI-DESSUS : UNE VUE, PRISE A ER, DE LA PLAGE ARRIÈRE DU « KAIROUAN », QUI OFFRE APRÈS LE DÉJEUNER UN LIEU DE REPOS IDÉAL.

LA CHAMBRE DE COMMERCE

La façade principale du palais consulaire bati au XVII[e] siècle pour les premiers présidents du parlement et qui abrite maintenant l'Ecole supérieure et la Chambre de commerce de Toulouse.

Ce vestibule d'un luxe discret précède le bureau de M. Barlangue.

Mélat. — « Le jardin du grand rond un jour de fête. » (Salle Audouy.)

TOULOUSE MÉTROPOLE ÉCONOMIQUE DU LANGUEDOC

La XX[e] Foire de Toulouse se tiendra du 17 mars au 1[er] avril 1951. Elle étend ses installations dans l'enceinte du parc des Sports, et cette disposition circulaire permet d'embrasser d'un seul regard l'immense éventail de ses 3.000 stands et pavillons. Le gros matériel d'entreprise, le matériel agricole, les pavillons particuliers occupent plus de 10.000 mètres carrés ; les installations, halls et emplacements à l'air libre s'étalent sur une superficie totale de 50.000 mètres carrés.

M. Gabriel Barlangue, qui préside simultanément la Chambre de commerce de Toulouse et le Conseil d'administration de la Foire, ayant ainsi marqué en quelques mots l'importance d'une entreprise qui lui doit beaucoup, ajoute :

« Depuis l'an passé des participations étrangères ont tenu à figurer dans le catalogue de notre Foire. Je veux parler tout d'abord de la magnifique exposition italienne due à l'irrésistible impulsion de M. le consul général Cagnolati ; autour du pavillon suisse, qui a doublé ses dimensions, sont venus s'ajouter un pavillon de la Grande-Bretagne et un pavillon des Pays-Bas.

» Créée en 1928. la Foire a connu le succès dès ses premières années. Ses progrès constants ont largement contribué au bon renom de la cité toulousaine. Chaque année elle a donné un coup de fouet à l'économie régionale. Après la sombre période de l'occupation le nouveau conseil d'administration s'est tracé un plan d'extension qui a pour objet de donner à la Foire de Toulouse un caractère et une importance accordés au développement considérable de notre région.

» Pour cette tâche si nécessaire la Chambre de commerce lui apporte son entier concours. Et, puisque je viens de citer la Chambre de commerce, me sera-t-il permis de rappeler, à l'intention des nombreux visiteurs de la Foire, que l'hôtel qui l'abrite en même temps que l'Ecole supérieure de commerce est un magnifique spécimen de l'architecture toulousaine du XVII[e] siècle, un des joyaux de la capitale du Languedoc. Ce palais consulaire, ancien hôtel de Fumel, successivement résidence des premiers présidents du parlement puis des archevêques de Toulouse, a été restauré et remanié par l'architecte Valette. M. P.-O. Lapie, ministre de l'Education nationale, inaugura les nouveaux aménagements le 30 octobre 1950. La décoration en a été confiée à des artistes méridionaux qui y ont trouvé un cadre digne de leurs œuvres. Ils ont su d'ailleurs, notamment dans la magnifique salle Audouy, traiter de manière très moderne les sujets choisis, sans nuire au style de l'ensemble. C'est ainsi qu'à la décoration de cette salle ont collaboré Bouillère (qui a aussi orné de deux beaux paysages urbains le vestibule d'entrée), Poncelet, Arthur Fages, Caselles, Batoulet, Mélat, Cavaillès. Le grand escalier à la magnifique rampe en fer forgé du XVIII[e] siècle a été décoré par Jaulmes de cinq panneaux représentant divers épisodes de la vie de Riquet et du percement du canal du Midi. C'est aussi Cazelles qui a décoré le vestibule du premier étage qui conduit au cabinet du président. Dans la galerie qui précède celui-ci, les portraits des présidents qui se détachent sur les murs sont l'œuvre de Marestan. On retrouve la signature d'Arthur Fages sur les deux panneaux de la galerie qui aboutit à l'escalier de marbre ou l'on voit une toile de Gervais et par lequel on accède à la salle des séances.

» Deux autres panneaux, l'un de Bergougnan, l'autre d'Espinasse, viendront bientôt s'ajouter à ceux de Fages.

» Si j'ai insisté sur cette décoration du noble palais consulaire, c'est pour montrer comment, à la faveur d'aménagements qui ne sont pas encore achevés, la Chambre de commerce a pu donner l'occasion à des artistes régionaux d'exercer leur talent. Sur un plan particulier elle a donc parfaitement rempli le programme qui est le sien et qui vise à stimuler les activités de Toulouse et de sa région. Et cela nous ramène à la Foire et au développement économique. L'empressement des visiteurs et des exposants est une preuve indiscutable du rayonnement de cette manifestation. L'intérêt soutenu que lui témoignent les pouvoirs publics en est une autre.

» La situation de Toulouse, placé au centre d'un pays de cultures et d'industries diverses et prospères, desservi par des voies de communication de tous ordres : aériennes, ferroviaires, routières et fluviales, autorise les plus grands espoirs. »

AVEC CES « RIVES DE LA GARONNE » ET CE...

... « JOUR DE FÊTE », FAGES ET BOUILLÈRE ONT...

DE LARGES ALLÉES SINUENT A TRAVERS LA VERDURE DU PARC QUI ENTOURE LE PALAIS CONSULAIRE.

... PARTICIPÉ A LA DÉCORATION DU PALAIS.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « DUGUDU » ET « TAPAGE NOCTURNE »

La joyeuse troupe qui, sous la conduite de Robert Dhéry, avait triomphé dans *Branquignol* se retrouve au théâtre La Bruyère avec *Dugudu*. Pas au complet, malheureusement. Il y manque l'étonnant Christian Duvaleix, dont le visage impassible et ahuri tour à tour faisait l'un des meilleurs éléments du spectacle, et aussi l'adroit Jean Carmet. Sans doute l'ensemble reste-t-il d'un comique efficace, grâce à l'entrain, et j'allais écrire la furie juvénile, des acteurs. Mais le genre burlesque a ses limites lorsqu'il n'est pas soutenu par le texte, et il se trouve justement que *Dugudu* renchérit encore sur le goût déjà marqué dans *Branquignol* pour la pantomime. Une des scènes qui suscitent le plus d'hilarité dans la salle a pour titre *la Souricière* et s'expliquerait difficilement en langage décent si l'on ne pouvait dire qu'elle rappelle le début de *Clochemerle* et qu'elle ne serait pas déplacée dans un film de Charlie Chaplin. *La Véritable histoire d'Adam et d'Eve,* qui nous présente nos premiers parents dans la tenue d'avant la faute, avec un serpent en chapeau haut de forme et pantalon vert pomme, ne prête pas davantage à la loquacité. Mais je commence par la seconde partie, qui n'est pas la plus heureuse.

Le principal mérite d'un spectacle de ce genre tient à son caractère en quelque sorte kaléidoscopique. Les sketches se succèdent à un rythme endiablé qui maintient toujours le spectateur en haleine. Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. D'où le côté irrésistible d'une simple chanson comme *le Cousin de Montgolfier,* lancée à pleine gorge par Mlle Marthe Serres. A mesure que la chanteuse, vêtue d'une ample robe bleu ciel à volants, détaille ses couplets à la gloire de l'aérostation, elle s'élève peu à peu dans l'espace, sa robe s'allonge dans le même temps et, la chanson terminée, nous admirons une femme dont la taille atteint près de 3 mètres. Je ne dis pas que les deux combats de boxe, égayés de grimaces et d'annonces de primes fantaisistes par haut-parleur, manquent d'humour, mais ils sont d'une invention un peu facile, et je préfère l'excellent numéro de la charmante Colette Brosset, qui a un jeu pétillant d'esprit.

Bien entendu, Robert Dhéry et ses collaborateurs André Frédérique et Gérard Calvi ont encore usé du procédé qui leur avait si bien réussi avec *Branquignol* et qui consiste à déplacer le spectacle de la scène à la salle. Le concierge du théâtre (René Dupuy) et sa femme, ouvreuse (Rosine Luguet) sont ainsi censés animer ou interrompre le jeu des acteurs, et un spectateur privilégié, parce qu'il paya sa place 4.000 francs, occupe seul une avant-scène (il s'agit de Robert Dhéry lui-même) et est traîné sur le ring bien malgré lui.

Dugudu n'en dilate pas moins très convenablement la rate. La troupe est jeune, et voilà sa première vertu : sa gaîté reste contagieuse. On a « trissé » le chœur des Dugudu, et à juste titre. C'est que la musique de Gérard Calvi est une des plus entraînantes qu'on puisse entendre, des plus allègres, des plus musclées dans ses allures désinvoltes. Et puis il y a l'immense Roger Saget et sa rondeur sympathique, Robert Destain à la voix de bronze et Pierre Olaf, les toutes charmantes et pétulantes Colette Brosset et Rosine Luguet, déjà nommées, Nita Saint-Peyron et Yvette.

M. Marc-Gilbert Sauvajon, qui est un très adroit auteur de Boulevard, donne *Tapage nocturne* au théâtre Edouard-VII. C'est, nous dit-il, une histoire vraie. Le reste-t-elle après avoir passé par des mains trop habiles ? Voilà tout le problème. Un drame gai, nous dit-on. Y a-t-il dans la vie des drames gais ? M. Sauvajon le croit, et si nous le suivions docilement sur ce terrain nous serions portés à croire que la mort d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans, extraordinairement vert pour son âge et libidineux à faire frémir, est un événement agréable, même lorsque cet événement fut provoqué par une secrétaire sémillante qui, en repoussant l'aïeul, le fit choir de manière à se casser la tête. Je ne goûte pas, quant à moi, les plaisanteries sur les sujets macabres, ce qui ne m'empêche pas de reconnaître que M. Marc-Gilbert Sauvajon a déployé des trésors d'ingéniosité pour travestir un drame noir en une pièce qui aurait successivement des prétentions à la comédie de caractère, au vieux drame bien ficelé à la Kistemaeckers, ou à la simple farce dans le ton d'Henri Monnier. Comme on connaît son Boulevard, de temps en temps file une réplique bien amenée, dont l'effet d'hilarité est immanquable, qu'elle soit « en situation » ou non. Ajoutez à cela un commissaire de police au cœur sensible et qui, par amour, maquille un crime en mort naturelle, une criminelle — bien excusable, la pauvre ! — s'éprenant de son sauveur et fuyant avec lui, un couplet bien senti sur les mauvais patrons. Tous les ingrédients y sont, et que la pièce soit parfaitement jouée par Suzy Prim, Mona Dol, Suzanne Grey, Jean Wall et Raymond Girard, suffisamment par le reste de la troupe, cela vous conduira sans douleur jusqu'à la trois centième représentation.

Mme Steve Passeur, spécialiste des chapeaux sensationnels, nous offre cette fois une rose géante. Se propose-t-elle de nous annoncer le printemps ? Deux comédiens : Bernard Blier et Alfred Adam.

Colette Brosset se transforme en coiffeuse pour aider sa camarade Rosine Luguet, avant que ces dames « Dugudu » entrent en scène

L'ancien préfet M. Langeron a toujours été un habitué des répétitions générales.

L'OPINION DE ROBERT KEMP

SUR « IL ÉTAIT UN PETIT NAVIRE »

Si M. Henri Jeanson avait eu une grand-mère qui sût presque toutes les fables de Florian par cœur, il serait encore obsédé par : *Il n'avait oublié qu'un point — C'était d'éclairer sa lanterne...* Je ne cesse de la répéter aux jeunes auteurs : ils cachent leurs intentions, les déguisent, posent des devinettes, jouent au mouchoir caché avec leurs auditeurs. Au lieu d'écrire pour les programmes une notice claire, ils composent de petites proses énigmatiques dont on n'aperçoit pas le rapport avec la pièce. On dirait que le secret, pour eux, n'est pas de plaire mais d' « attraper » le public.

Alors le public siffle. Il a sifflé une comédie musicale qui, après inventaire, avoue peut-être un déficit d'esprit,

Henri Jeanson — barbu — s'efforce d'expliquer son livret a Robert Favre le Bret

TIRVIL A TOUJOURS ÉTÉ UN AMATEUR DE 'CH, AUSSI S'ENTRETIENT-IL AVEC L'ATHLÈTE OULOT. CE N'EST PAS TELLEMENT DUGUDU.

LETTE BROSSET FAIT DEVANT SON MIROIR DERNIER RACCORD AVANT DE SE TRANS-MER EN DUGUDU ET D'ENTRER EN SCÈNE.

s qui n'est pas entièrement puérile, et dont les sifflets parfois signalé les meilleurs endroits. Le titre de atire lyrique » dont elle est étiquetée n'a pas été pris. On y a vu un synonyme prétentieux d'opéra-iffe, alors qu'il s'agit d'une parodie du genre péra », des chanteurs d'opéra, des tics et des ridicules « chefs-d'œuvre » du théâtre musical du XIXe siècle, es morts qu'il faut qu'on tue... Soin inutile ; cruauté mpestive !

e ne me battrai sûrement pas pour le livret. Mais la ition de Mme Tailleferre, sans ruisseler d'idées mélo-tes ni palpiter de rythmes neufs, contient mille ils délicats. Cette musicienne aux cheveux gris, au ge fin, aux yeux de rêve n'est pas une profanatrice. a du goût, de l'esprit. Elle a été la grâce du groupe Six, dont l'histoire, déjà, se perd dans la nuit des os. Pensez ! Satie vivait encore ! Cendrars, Cocteau aient de génie farceur... Honegger ressemblait à un . On croyait à *Parade,* on croyait au *Bœuf sur le toit.* Germaine Tailleferre, qui avait son 1er prix de ie et de contrepoint, s'évadait joyeusement du code ical et donnait une sonatine (1918) à cordes qui était évolution à elle, féminine et menue... *Miniature.* a écrit *le Marchand d'oiseaux,* où elle cédait à son é : le goût de la parodie. C'est ce péché qu'elle t de commettre encore... Le public n'aime pas la die.

e *Petit Navire* a navigué dans de mauvais détroits ; ement, lourdement... Il n'a pas évité l'écueil. mage ! L'Opéra-Comique a réuni pour lui des rs et des costumes charmants de Lucien Boucher. is Musy a composé une vivante mise en scène. Denise Duval a chanté comme un amour. Girau-, Payen, Rousseau, Hérent ont eu la foi... Et Pierre vaux menait admirablement cette folie à la baguette. t ce *Dugudu* musical est tombé. J'en pleure surtout r Mme Tailleferre. Qu'allait-elle faire dans ce navire ?

COMMENT MITTY GOLDIN NE PRENDRAIT-IL PAS EDITH PIAF DANS SES BRAS ? QUEL HEUREUX DIRECTEUR ! LA P'TITE LILI A TRIOMPHÉ. AU SECOND PLAN : JULIETTE ACHARD.

SOIRS DE PARIS

PAR MARCEL IDZKOWSKI

LA P'TITE LILI OU LA GRANDE ÉDITH

Et dire qu'ils auraient pu ne jamais se rencontrer !

Bénissons le ciel, cette catastrophe a été évitée : Edith Piaf joue du Marcel Achard et du meilleur. Mitty Goldin peut maintenant partir pour de longues vacances, son A. B. C. ne désemplira pas tant que *la P'tite Lili* sera à l'affiche, et il convient d'espérer qu'Edith Piaf retardera ses engagements aux Etats-Unis pour que les Parisiens, les provinciaux, les étrangers puissent applaudir pendant très longtemps ce merveilleux, ce bienfaisant spectacle...

Depuis toujours nous savions qu'Edith Piaf pouvait tout se permettre. Elle allait jouer la comédie ! Et après ? La bouleversante interprétation de ses chansons ne nous avait-elle pas appris la force dramatique de cette artiste ? Pourquoi analyser le talent de Piaf ? Dès qu'elle paraît, dès qu'elle chante nous sommes « pris aux entrailles », si l'on veut bien me permettre un langage aussi familier — mais comment définir ces impressions physiques contre lesquelles nous nous efforçons de lutter ? La gorge serrée, nous évitons de justesse la larme ridicule et Edith Piaf nous « travaille au buffet », comme dirait mon estimable ami Fernand Trignol.

Marcel Achard auteur dramatique et poète nous a offert avec sa *P'tite Lili* une œuvre merveilleusement dosée avec ce qu'il faut d'ironie, de tendresse, de drôlerie et de mélo, et cette comédie musicale jouée dans un music-hall nous vaut pourtant quelques scènes de comédie pure, dont un faux suicide purement irrésistible. Là encore Edith Piaf nous prouve qu'elle sait également être franchement comique !

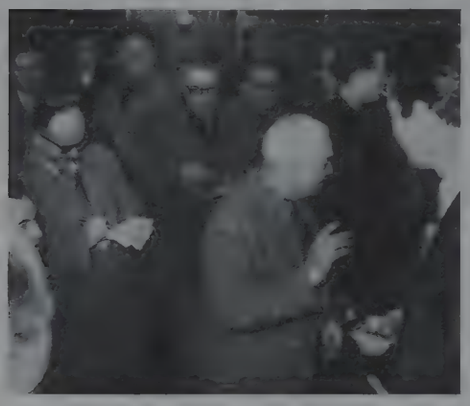
Lorsqu'un spectacle atteint cette qualité, c'est aussi le fruit de collaborations heureuses et utilement provoquées. Les décors de Lila de Nobili sont d'une exquise fraîcheur, les chansons de Marguerite Monod sont particulièrement réussies et la mise en scène de Raymond Rouleau atteste l'autorité et le goût de cet animateur.

L'interprétation elle aussi est excellente, avec Robert Lamoureux, d'un naturel si parfait qu'il semble utiliser le dialogue d'Achard pour dire du Lamoureux, Catherine Kath, Howard Vernon, la jolie Prâline, Edith Fontaine, Maurice Nasil, Rollis, Dalban, toujours si juste, et Eddy Constantine, à la voix chaude.

La P'tite Lili sera le grand succès de la Saison de Paris, et si cette pièce avait été créée à New-York il y en aurait eu... pour dix ans !

A DROITE : MARCEL ACHARD EST SI HEUREUX QU'IL S'EN FROTTE LE NEZ. A GAUCHE, Mme VINCENT AURIOL ET Mme PAUL AURIOL.

GÉRARD BAUER ET ANDRÉ BILLY ARRIVÈRENT LES DERNIERS, AVEC FRANCIS CARCO. LA DÉLIBÉRATION ALLAIT DURER BIEN PLUS D'UNE HEURE.



LES DÉS SONT JETÉS. MICRO EN MAIN, MICHEL DROIT S'EST APPROCHÉ DE PIERRE MAC ORLAN, VENU PROCLAMER LES RÉSULTATS DU SCRUTIN.

QUENEAU, HÉROS DU COCKTAIL DE LA N. R. F., OU IL VINT PEU DE « GONCOURT », HORMIS CARCO, QU'ON VOIT AVEC RENÉ LEFÈVRE.

REFLETS

— Pasteur-Vallery Radot publie le tome IV de la *Correspondance* de Pasteur. Les trois autres volumes étant déjà dans le commerce, l'édition est aujourd'hui complète.

— Le Grand Prix du roman policier a été décerné à notre confrère Robert Bruyez pour son livre, *Sous les yeux de verre*. Robert Bruyez est le fils de René Bruyez.

— Le prochain volume de Charles Morgan, traduit en français, s'appellera *les Libertés de l'esprit*.

— Pierre Descaves a été réélu président de la Société des Gens de lettres. Vice-présidents : Paul Vialar, Jean d'Esme, Jacques Hérissay et Ernest Lemonon. Mme George-Day est réélue secrétaire générale.

— Un texte inédit de Montherlant, *la Cueilleuse de branches*, paraîtra dans une présentation de luxe aux éditions de Flore.

M. ET Mme RAYMOND QUENEAU S'AMUSENT FORT DE L'ESSOUFFLEMENT DES JOURNALISTES ET DES PHOTOGRAPHES, QUI SE SONT PRÉCIPITÉS CHEZ EUX DÈS QUE LE RÉSULTAT DE L'ÉLECTION FUT CONNU.

A QUOI SERT UN ACADÉMICIEN GONCOURT

On trouve dans le *Journal* des Goncourt, à la date de 1873, la remarque suivante : « J'ai eu un succès au dîner de Brébant avec ce mot : la France finira par des *pronunciamientos d'académiciens...* » C'est un joli mot d'époque, à quel point inactuel, il suffisait d'être, voici quelques jours, place Gaillon, pour le constater. Malgré les chuchotements, l'académie Goncourt ne faisait pas recette. Je le déplore.

Certes, l'élection d'un nouveau membre apporte rarement une révélation. Nous n'en sommes plus aux jours où l'on se bat pour savoir si l'on acceptera une femme à la table sacrée : aujourd'hui elle s'appelle Colette et on lui offre la présidence. Il s'agissait simplement de pourvoir au remplacement du doux poète Léo Larguier. On savait que la partie se jouerait entre Robert Kemp et Raymond Queneau. Raymond Queneau triompha ; on s'en réjouit pour lui, on s'en désola pour Robert Kemp. Puis on sauta en voiture pour aller saluer le nouvel académicien. Cela sembla le surprendre peu et l'amuser beaucoup.

Qui est Raymond Queneau ?

Secrétaire général des éditions de la N. R. F., Havrais et poète — ces trois qualités sont conciliables — Raymond Queneau reste marqué par le mouvement surréaliste au sein duquel il milita. La fantaisie de ce Jean Paulhan, plus grinçant, se plaît à imaginer des sujets déconcertants à force d'être actuels : témoin sa *Petite Cosmologie portative*, tentative lyrico-scientifique en vers. A « assouplir » — selon la formule consacrée — la langue : voyez les *Exercices de style*, variations, au nombre de quatre-vingt-dix-neuf, sur le même sujet. A bouleverser, enfin, l'orthographe : ce qui est bien léger maintenant pour un académicien. La tristesse perce à travers la facétie : qu'on ne se trompe pas sur la brume qui entoure les personnages délavés d'*un Rude Hiver* ; c'est celle d'une « drôle de guerre », qui se passa en 1916, mais c'est surtout celle qui fait de la vie contemplée par Queneau une « drôle de vie ». Lui-même s'est situé par ses affections : « Mes poètes préférés sont : Rutebeuf, Villon, Boileau, Chénier et Péguy. Je les ai imités de tout mon cœur (ainsi que quelques autres), et j'espère que cela se voit dans ces poèmes, où il est question d'un peu de tout, de n'importe quoi, de la mort, par exemple. »

Cette désinvolture un peu méprisante que cultivent tant de jeunes écrivains, voilà d'abord l'apport de Queneau à l'académie Goncourt.

Mais surtout Raymond Queneau va faire à son tour fonctionner la machine à prix. C'est la tâche essentielle des académiciens Goncourt, celle qui la distingue de l'Académie française, par exemple. Je ne mets nulle malice dans cette opposition. L'Académie française s'écartèle entre le dictionnaire, la grammaire, la littérature et la vertu, tandis que l'académie Goncourt s'en tient aux prescriptions de ses fondateurs. L'une est à la fois un immeuble, une institution et un musée ; l'autre ressemblerait plutôt à un porte-voix muni de dix bouches. Régulièrement elle choisit un anonyme dans la foule et proclame avec toute la publicité désirable : « Voici le plus grand écrivain français pour un an. »

Comme du prix de Rome, et maintenant qu'elle a cessé d'être une création révolutionnaire, on a beaucoup médit du choix de l'académie Goncourt. Ce qui reste indéniable, c'est son efficacité : presque tous les « lecteurs moyens » lisent, s'ils ne l'achètent pas, le « Goncourt » ; à l'écrivain de maintenir ensuite par sa qualité propre la ferveur d'une telle clientèle. Les autres prix littéraires, jusqu'au Renaudot, qui se décerne pourtant en même temps, n'ont pas — de très loin ! — le même privilège. Le prix Goncourt est encore une des incarnations de la chance qui passe.

En devenant académicien Goncourt, Raymond Queneau assume donc une grave responsabilité.

Dans cette lutte quotidienne de l'écrivain qu'a si gravement dépeinte Raymond Dumay sous le titre avertisseur : *Mort de la littérature*, il va être un dixième de Providence. De sa place et pour son compte, en un monde où écrire ressemble de plus en plus à une gageure, il décidera d'un peu de ce qui sera sauvé.

Voilà pourquoi je regrette qu'il n'y ait pas eu plus de monde l'autre jour place Gaillon.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

ATHLÉTISME

Les récents Jeux panaméricains qui se sont déroulés en Argentine, et qui n'ont pas retenu toute l'attention des sportifs du Vieux Continent, ont donné une nouvelle preuve de la suprématie de l'athlétisme nord-américain.

L'équipe des Etats-Unis qui avait effectué le voyage n'était pourtant qu'une pâle imitation de l'équipe nationale américaine, mais elle comptait cependant des éléments de tout premier plan, tel Jimmy Fuchs, qui, une fois encore, a lancé le poids à plus de 17 mètres (17 m. 25 très exactement).

Dans le même temps où leurs camarades se couvraient de gloire dans la capitale argentine, les autres vedettes de l'athlétisme américain s'exhibaient sur les pistes et tremplins des stades couverts des Etats-Unis et notamment à Cleveland. C'est dans cette ville que Bob Richards et un inconnu, Laz, franchissaient la barre placée à 4 m. 60, hauteur qui n'avait été atteinte auparavant que par le recordman du monde du saut à la perche, Warlerdam.

Après de tels exploits il est bien évident que les records de France n'apparaissent que comme de médiocres performances d'entraînement, mais à un an des olympiades d'Helsinki notre athlétisme ne semble pas devoir être le seul à subir la loi des dieux du stade américain...

MOTO-CROSS

Le moto-cross, dont la saison vient de reprendre sur les terrains parisiens, a retrouvé d'emblée la foule de ses fidèles. C'est en effet par dizaines de milliers que les spectateurs se pressent chaque semaine pour assister aux périlleuses et acrobatiques exhibitions de leurs champions.

Déjà très populaire en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis (où l'on augmente la difficulté en traçant des parcours à travers les dunes et les plages), ce sport est certainement infiniment plus spectaculaire que ne le sont les courses en ligne sur autodrome ou les rallyes sur route. Audace, maîtrise, souplesse, force et habileté : toutes ces qualités difficilement conciliables doivent pourtant être celles du champion moto-crossman.

Quant aux enseignements que les constructeurs peuvent tirer de ces épreuves, ils sont multiples, et les marques étrangères qui consentent à équiper les coureurs de machines de série trouvent, quand leurs représentants finissent la course en bon rang, un brevet de solidité que les spectateurs ne sauraient certes pas leur discuter.

HOCKEY SUR GLACE

Les Parisiens auront mis leur meilleur empressement à user du privilège exceptionnel qui leur était donné d'assister chez eux, au Palais des Sports, aux championnats d'Europe et du monde de hockey sur glace. Grâce à la répartition en deux séries sagement prévue par les organisateurs, la première étant réservée aux nations les plus confirmées en la spécialité, les spectateurs étaient assurés de l'équilibre de chaque rencontre ; et de fait, jusqu'à la fin, toutes ont été d'un incontestable intérêt, et souvent passionnantes.

Les Canadiens, tenants du titre mondial, n'en ont pas été dépossédés ; vitesse, adresse, endurance, énergie farouche, ils possèdent au plus haut point toutes les qualités ; de plus, grâce à leur entraînement constant, ils ont pu donner à leur équipe une cohésion parfaite, avantage primordial en la matière.

Les Américains, en revanche, se sont montrés au-dessous de leur réputation ; lorsque nous les avions vu opérer, il y a quelques semaines, nous avions pu supposer que cette première exhibition serait mise à profit pour améliorer une forme encore hésitante ; les échecs successifs qu'ils ont subis depuis lors en Europe furent significatifs ; leur équipe actuelle n'est pas à la hauteur de leur passé. Les Suédois sont champions d'Europe, devant la Suisse et la Norvège.

De moins haute qualité, la bagarre n'a pas été moins intéressante en la seconde catégorie, où l'Italie a été première devant la France.

Le style pur et classique du champion olympique et recordman du monde, Jimmy Fuchs (ci-contre), qui va lancer le poids à plus de 17 mètres, contraste avec celui beaucoup plus... heurté de ses compatriotes hockeyeurs (ci-dessous), écrasés par la Suède aux récents championnats du monde.

Harold Lines, un des rois du moto-cross, sait faire sauter sa machine. Pourtant son envol ne saurait se comparer avec celui du sauteur à la perche Bob Richards.

PETITES CHRONIQUES

DEUX NOUVEAUX PAQUEBOTS

Des transports d'une nature exceptionnelle viennent d'être effectués par route ; il s'agissait des quatre condenseurs destinés aux paquebots de 20.000 tonneaux et 44.000 CV *Flandre* et *Antilles*, respectivement sur cale à Dunkerque et à Brest, et qui doivent être lancés cette année. En raison et de leur poids : 42 tonnes, et de leurs dimensions : 5 m. 50 de longueur, 4 m. 10 de largeur et 4 mètres de hauteur, ces matériels, d'un encombrement considérable excédant le gabarit de la voie ferrée, ont dû être chargés sur des remorques spéciales qui sont venues les chercher à Nantes, où ils ont été construits. Rappelons que les paquebots *Flandre* et *Antilles* comptent parmi les plus grands paquebots actuellement en construction dans le monde: ils auront une vitesse de 23 nœuds et entreront en service l'année prochaine sur la ligne des Antilles et du Centre-Amérique.

H.-L. M.

L'ORGUE DU CONSERVATOIRE

En rendant compte, il y a quelques mois, des fêtes qui ont accompagné le centenaire de la fabrique d'orgues Jacquot-Lavergne à Rambervillers nous avions signalé que les ateliers de cette maison avaient construit un instrument destiné au Conservatoire national de Paris. Cet orgue est maintenant en place, et le 13 mars il a été inauguré par un magnifique concert donné par le maître Marcel Dupré. Celui-ci a fait valoir les ressources exceptionnelles de l'instrument dont s'enrichit le Conservatoire. Il fait le plus grand honneur à ses facteurs, que le grand artiste a tenu à associer aux acclamations par lesquelles la très nombreuse assistance le remerciait. Et cette belle soirée a profité à la cantine du Conservatoire, cette œuvre si utile. Pour la faire vivre l'éminent directeur de la Maison, M. Claude Delvincourt, qui s'y est dévoué, ne craint pas, comme il le dit spirituellement, de considérer que « la mendicité fait partie de ses fonctions ».

NÉCROLOGIE

Le général Queipo de Llano

Une crise cardiaque a emporté, le 9 mars, dans sa résidence près de Séville, le général Queipo de Llano.

Il avait pris à la guerre civile espagnole une part active dont le plus brillant épisode fut, en juillet 1936, la prise de Séville, dont il s'empara avec une poignée d'hommes. Les commentaires militaires qu'il rédigeait pour la radio nationaliste le rendirent célèbre sous le sobriquet de « général radio ». Après la guerre civile il fut ambassadeur à Rome. Il s'était retiré en 1942 dans la propriété familiale où il vient de mourir à soixante-treize ans.

Le général Colson

Le général Colson, qui vient de mourir dans sa soixante-quinzième année, était un ancien polytechnicien. Colonel après la guerre de 1914-1918, affecté au secrétariat du Conseil supérieur de la Défense nationale, il dirigea ensuite cet organisme en qualité de général de brigade ; 1939 le trouva chef d'état-major général de l'armée. Ministre de la Guerre durant quelques semaines en 1940, il était promu la même année général d'armée dans le cadre de réserve. Le défunt était grand officier de la Légion d'honneur.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX SUR LA « RUE NOTRE-DAME »

Une histoire du prêtre dans le roman français conduirait le lecteur sur le chemin d'une assez remarquable élévation. Les romanciers du XIX^e^ siècle, même lorsqu'ils n'ont pas manifesté à l'égard du prêtre l'hostilité déclarée qui est celle d'un Flaubert quand il fait parler l'abbé Bournisien, ne décrivent guère que de l'extérieur l'homme qui s'est consacré à Dieu. Et puis le personnage du mauvais prêtre est souvent celui qui les attire le plus, comme si ce cas dramatique était plus accessible à la littérature qu'une simple vie à laquelle la lumière chrétienne donne tout son éclairage. Bref, de Balzac à Barbey d'Aurevilly, de Zola à Ferdinand Fabre — et n'oublions pas l'évêque des *Misérables* — il y a loin des personnages ecclésiastiques du siècle dernier à ceux qu'on a vu paraître dans les romans de notre temps.

L'œuvre de Bernanos, peuplée de prêtres, est celle à laquelle on songe d'abord. Or c'est un confident de Bernanos, prêtre lui-même, qui publie aujourd'hui un petit roman dont un vieux chanoine est le héros. M. l'abbé Daniel Pézeril est vicaire d'une paroisse de Paris. Le seul texte que je connaissais de lui jusqu'à maintenant est le récit, très simple et très beau, de la mort de Bernanos, auprès de qui il a été présent nuit et jour durant les dernières semaines de sa vie. Et s'il vient d'écrire ce qu'il faut bien appeler un roman, puisque cette fois c'est un récit tout imaginaire, on pense bien que ce n'est pas pour faire de la littérature au sens le plus vain de ce mot.

Ne cherchez pas dans ce petit livre, intitulé *Rue Notre-Dame* (Ed. du Seuil), des ressorts compliqués. La péripétie qui conduit le chanoine auprès d'un criminel, bientôt condamné à mort, est amenée avec une directe simplicité. Et si ce criminel entre de plain-pied dans la destinée du Bon Larron, gardez-vous de vous souvenir trop facilement de l'inclination romantique à faire des saints et des héros avec des gens de sac et de corde. Rappelez-vous plutôt l'Evangile, où les humbles sont souvent des misérables. C'est la lumière évangélique qui vient affleurer dans le roman de M. Daniel Pézeril, comme elle éclaire la peinture de Fra Angelico, même dans ses tableautins les plus modestes. Et il nous faut accepter sans plus de difficulté que le vieux chanoine, dont le romancier nous présente le journal, passe très vite d'un état d'âme à un autre. Car il ne fait guère que ressasser, dans les premières pages, les souvenirs d'un ancien curé bon administrateur et surtout attentif au casuel. Tandis qu'on le voit entrer sans beaucoup d'évolution dans une voie de sacrifice et d'immolation qui finit du côté de la sainteté.

Cela est d'ailleurs plus subtil qu'il ne paraît. Ce qu'il y a de comédie humaine dans la vie d'un chanoine — et dans celle d'un chapitre — est peint, sans doute, avec une savoureuse gentillesse qui n'a pas soulevé d'empêchements du *Nil obstat*. Mais le lecteur doit bientôt s'aviser qu'en définitive la Providence est dans ce roman le personnage principal.

On suit avec aisance, dans le cadre ainsi tracé, les réflexions que M. Daniel Pézeril prête à son héros, d'une plume cursive, animée d'une libre vivacité. L'apostolat des prêtres-ouvriers est évoqué avec émotion. Les habitudes rituelles, dont une société déchristianisée garde le seul formalisme, sont décrites avec moins d'ironie que de tristesse. Le chanoine, après une messe de mariage, note mélancoliquement dans son journal : « Dans semblables cérémonies, celui qui bénit le mariage tout comme le célébrant ont l'air d'être de trop. Ils s'excuseraient presque d'officier. Les mariés sont assis alors que le Corps du Fils de Dieu est présent, la belle-mère se poudre le nez, le vieux colonel frotte ses souliers vernis. Rien ne compte, rien ne compte... » Mais lui-même, ce vieux prêtre, qu'a-t-il fait de son sacerdoce ? « Pendant trente ans j'ai été administratif. Que d'enfants sont passés au catéchisme ! Quinze mille premières communions peut-être ! Que de mariages, que d'enterrements ! Que d'êtres sont morts à l'ombre de mon église ! Mais que leur ai-je donné ? Trente années qui m'ont échappé comme de l'eau entre les mains... »

Qui sait pourtant si ce n'était pas une eau vive, dont la source était prête à rejaillir au dernier jour ? La vie de l'Esprit circule dans cette histoire, avec ses surprises et ses dons inattendus. Et le mot de Bernanos : « Tout est grâce », pourrait bien en être la conclusion implicite.

LES PLUS BEAUX CHATS DU MONDE

CENT CINQUANTE chats de salon parmi les plus rares d'Europe ont été réunis à l'hôtel Rothschild en une exposition féline internationale organisée au profit de l'Union des aveugles de guerre par le Club des amis des chats, qui ne saurait d'ailleurs rassembler, tant leur nombre est grand, tous ceux qui de par le monde aiment la compagnie de ces félins domestiques souples en ondoyants.

Nous en voyons la preuve dans l'affluence des visiteurs venus admirer ces animaux magnifiques, dont les deux spécimens groupés autour de la charmante artiste Claire Maffei symbolisent bien l'aspect toujours changeant, tantôt féroce et tantôt caressant.

L'une des vedettes de cette manifestation fut une superbe persane blanche — appartenant à M^me^ Noël — que l'on voit ci-dessus prenant son repas avec la grâce aristocratique que lui imposent sa race et le beau nom qu'elle porte : Xyliane de la Rinaudière.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Deux chefs de missions diplomatiques récemment nommés à Paris ont présenté leurs lettres de créance au président de la République. M. Vincent Auriol a reçu successivement à l'Elysée le nouvel ambassadeur de Yougoslavie, M. Srdjal Prika, qu'on voit sur notre photographie s'entretenant avec le chef de l'Etat et avec M. Robert Schuman, puis le ministre de Jordanie Hachemite, M. Fawzimulki pacha.

LA « BANQUE DU SANG » D'ASNIÈRES S'AGRANDIT

L'importance prise par la « banque du sang » d'Asnières, la première fondée en France, a rendu nécessaire une extension de ses locaux. Les nouveaux services en ont été récemment inaugurés par M. Albert Gazier, ministre de l'Information, qu'on voit sur notre photographie examinant un flacon que lui présente le docteur Andrieu, directeur de l'établissement.

UNE « SEMAINE DU CANCER »

La lutte contre le cancer a pris en ces dernières années beaucoup d'extension. Mais pour être menée avec toute l'ampleur que requièrent les ravages causés par l'affreuse maladie il faut un équipement qu'il est impossible d'obtenir sans de puissantes ressources financières. Un milliard est nécessaire pour venir en aide aux cancéreux nécessiteux, pour créer de nouveaux centres anticancéreux, organiser des équipes de spécialistes et un dépistage précoce de la maladie au moyen d'examens systématiques. Afin de faire comprendre au public la nécessité d'un pareil effort, l'O. N. U. organise le 8 avril une « Journée mondiale », qui en France ouvrira une Semaine du cancer dont la Ligue contre le cancer a pris l'initiative avec le concours du Centre national d'éducation sanitaire et sous les auspices du ministre de l'Education nationale. Ainsi peut-on espérer que la médecine, de mieux en mieux armée grâce à l'aide collective, pourra sauver des milliers de vies humaines et remporter finalement la victoire dans cette lutte où la France se signale notamment par les travaux des savants et chercheurs de l'Institut Gustave-Roussy — que dirige avec tant d'autorité M. le professeur Huguenin.

PETITES CHRONIQUES

UN « MYSTÈRE » MODERNE

Ces masques effrayants sont ceux des pêchés capitaux, qui dansent une ronde infernale autour du Christ agonisant dans le Jardin des Oliviers. Lanza del Vasto les a sculptés de ses propres mains pour la représentation de *la Passion* qu'il a écrite et dans laquelle, entouré des membres de sa communauté, il a tenu le rôle de Jésus.

Avec ce drame sacré, l'auteur du *Pèlerinage aux sources* a entendu rejoindre la grande tradition des mystères médiévaux. Le spectacle, donné à l'intérieur de l'église Saint-Séverin, tirait de ce cadre vénérable un surcroît de pathétique.

NOUVELLES RELIGIEUSES

L'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu a commémoré le IV[e] centenaire de la mort de son fondateur, saint Jean de Dieu, par une messe pontificale à Saint-François-Xavier présidée par S. Exc. M[gr] Feltin. L'archevêque de Paris a également présidé le salut solennel célébré pour la même commémoration en la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre par le nonce apostolique, S. Exc. M[gr] Roncalli, et au cours duquel M[gr] Courbe, secrétaire général de l'Action catholique, a prononcé le panégyrique de saint Jean de Dieu.

Le cardinal Tisserant a pris officiellement possession de son siège épiscopal d'Ostie, que lui a conféré sa qualité de doyen du Sacré Collège. A ce siège il a eu cinq prédécesseurs français parmi lesquels les cardinaux Jean du Bellay (1555-1560) et François de Tournon (1560-1562).

La retraite pascale des écrivains catholiques a été prêchée cette année par le R. P. Omez, aumônier de la corporation des publicistes chrétiens. La messe pascale a été célébrée dans la crypte de l'église des Carmes.

CHAMPIONNATS DE COIFFURE

Deux jours durant, les salons du palais d'Orsay ont servi de terrain de sport. Un sport assez particulier, il est vrai, puisque les épreuves disputées étaient celles du Championnat de France de coiffure. Parmi

quatre-vingt-trois concurrents, c'est M. Pierre Roëhrer qui, ayant conçu pour sa femme une ravissante coiffure du soir, remporta la palme. D'autres prix ont été attribués, notamment celui de l'ondulation à M. Emile Quinson, celui de la couleur et de la haute fantaisie à M. Paul Littré, et celui des « salonniers » à M. Scudéry.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'AMÉRIQUE :

Jean Canu, *les Etats-Unis* (Encyclopédie par l'image, Hachette, 64 pages in-4°). Une présentation très vivante des divers aspects de la civilisation américaine : origines, contrastes, puissance et... jeunesse. L'auteur nous fait parcourir à grandes étapes les deux siècles qui ont suffi à ce peuple pour devenir la plus grande puissance politique et économique du monde ; ascension sans précédent dans l'histoire.

Mais l'écrasante supériorité industrielle des Etats-Unis n'est pas l'œuvre d'un monde matérialiste. Elle dérive d'un effort de commune bonne volonté, poursuivi sans relâche sur un sol d'une exceptionnelle variété et par des hommes venant des horizons les plus divers. Si haut qu'ils aient parlé à certains moments, les intérêts égoïstes n'ont jamais étouffé la voix de l'idéal qui guida et associa les premiers immigrants. Etre Américain, c'est participer à une libre communauté qui a su se créer des conditions de vie supérieures à celles des autres continents ; c'est croire à la possibilité, pour chacun, d'élever son niveau moral et matériel d'existence ; c'est mettre les progrès de la science à la portée de tous.

Aujourd'hui la cause des Etats-Unis est liée à la destinée du monde habitable, à son bien-être et à sa liberté.

Aussi M. Jean Canu se demande-t-il si l'exemple donné sur le continent américain par les héritiers de toutes les races ne pourrait pas être repris et porté à sa perfection par la coopération de tous les continents.

LA POLITIQUE DU PARTI COMMUNISTE :

A. Rossi, *une Page d'histoire : les communistes français pendant la drôle de guerre* (les Iles d'Or, 368 pages, 56 planches photographiques, gr. in-4°). M. A. Rossi, ancien secrétaire du Komintern, retrace ici, avec une profusion de textes et de photographies documentaires, les « revirements » de la politique du parti communiste français depuis quinze ans.

C'est vraisemblablement la plus massive réunion de textes qui ait été publiée sur cette question. Elle jette une clarté nouvelle sur les causes nationales et internationales de la défaite française.

Pour M. Rossi, le succès des communistes résulte dans une large mesure de l'ambivalence de leurs formules. Des termes comme « unité » ou « indépendance nationale » n'ont, pour eux, aucun contenu autonome et sont mis au service de toutes les variations de leur tactique. L' « unité » est invoquée avant août 1939 contre Hitler ; après août et jusqu'à la défaite, contre « la guerre impérialiste » ; de l'armistice à juin 1941, « pour remettre la France au travail » ; après juin 1941, contre la Wehrmacht qui a attaqué l'Union soviétique.

Cette libre disponibilité des formules n'obéit à aucune cohérence qui puisse engager ou limiter la liberté du parti. « Les partis communistes n'ont qu'un devoir : prendre ou contrôler, par tous les moyens possibles, le pouvoir dans leurs pays pour assurer la victoire politique et militaire de l'U. R. S. S. »

ALBERT MOUSSET.

LE CINQUANTENAIRE D'UNE INVENTION FRANÇAISE

En 1901 deux ingénieurs français, MM. Picard et Edmond Fouché, inventaient le chalumeau oxyacétylénique.

Le cinquantenaire de leur invention a été célébré avec éclat au centre Marcellin-Berthelot par une cérémonie que présidait le prince Louis de Broglie, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et à laquelle assistaient de nombreuses personnalités, notamment M[me] Edmond Fouché, veuve de l'un des inventeurs, et M. Charles Picard.

Après que le prince de Broglie eut retracé les différentes étapes parcourues par la technique de la flamme depuis les temps les plus anciens et souligné l'importance décisive de l'invention du chalumeau oxyacétylénique dans le développement des techniques métallurgiques, M. le professeur Ribaud, de l'Académie des sciences, examina les propriétés physiques et chimiques exceptionnelles qui expliquent et justifient l'essor des applications de la flamme oxyacétylénique.

On entendit ensuite de fort intéressants exposés de M. le professeur Portevin, président de l'Institut de soudure, et de M. P. Goldschmidt, qui, prenant la parole au nom de l'Institut international de la soudure, apporta aux inventeurs français l'hommage de seize pays étrangers.

A la fin de la cérémonie, le prince de Broglie remit à M. Charles Picard une médaille frappée à l'occasion de ce cinquantenaire.

UNE CONFÉRENCE DU PRINCE DE BROGLIE

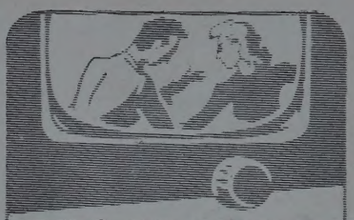
Au bénéfice de l' « Assistance privée à la classe moyenne » le prince Louis de Broglie, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, a fait dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne une conférence sur l'énergie atomique.

Avec une remarquable clarté, l'illustre savant a retracé pour son nombreux auditoire l'historique des travaux des physiciens et des chimistes sur la désintégration de la matière, décrit les différents aspects de l'énergie nucléaire et examiné les applications de cette énergie en émettant le vœu que l'humanité ne l'emploie pas à sa destruction.

LES SPECTACLES

ATELIER
Rideau à 20 h. 45
COLOMBE
JEAN ANOUILH
Location 14 jours d'avance

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
LE CENTRE DRAMATIQUE DE L'EST
Du 22 mars au 1[er] avril
LES CENTAURES



PROGRAMME

DIMANCHE 25 MARS

441 lignes

11 h., l'office de Pâques à Saint-Gervais ; 17 h. 30, « Fantômes en croisière », film ; « le Somnambule », pièce ; 22 h., la femme chez elle.

819 lignes

10 h. 30, émission religieuse ; 16 h., « Jeanne d'Arc » et « Christus » ; 20 h. 45, « Fantômes en croisière ».

LUNDI 26 MARS

441 lignes

17 h. 30, « le Cavalier de Croix-Mort », film ; 21 h. 15, « Ralph le Vengeur » (4[e] ép.).

819 lignes

16 h., « Goupi mains rouges » ; 20 h. 45, « Le Cavalier de Croix-Mort ».

MARDI 27 MARS

441 lignes

17 h., Mires ; 21 h. 15, « Goupi mains rouges ».

819 lignes

15 h. 30, Mires ; 21 h., « le Rapt du rapide 5 ».

MERCREDI 28 MARS

441 lignes

17 h. 30, la Belgique ; 18 h., la femme chez elle ; 21 h. 15, « Ralph le Vengeur » (5[e] ép.) ; 21 h. 45, le voleur de manèges ; 22 h., aventures en salade (films).

819 lignes

16 h., la Belgique ; 16 h. 30, la femme chez elle ; 20 h. 45, les rois de la nuit.

JEUDI 29 MARS

441 lignes

17 h. 30, les aventures de Télévisius ; 21 h. 15, les rois de la nuit.

819 lignes

16 h., les aventures de Télévisius ; « Ralph le Vengeur » (5[e] ép.) ; 21 h. 15, le voleur de manèges ; 21 h. 30, aventures en salade (films).

VENDREDI 30 MARS

441 lignes

17 h., Mires ; 21 h. 15, « Ralph le Vengeur » (6[e] ép.).

819 lignes

15 h. 30, Mires ; 20 h. 45, « le Président Haudecœur » (film).

SAMEDI 31 MARS

441 lignes

21 h. 15, « le Président Haudecœur ».

819 lignes

15 h. 30, comme il plaira à la speakerine ; 20 h. 45, « Ralph le Vengeur » (6[e] ép.).

TOUS LES JOURS

441 lignes

12 h. 30 et 21 h. journal ; 13 h. Télé-Paris.

819 lignes

13 h. Télé-Paris ; 13 h. 20 et 20 h. 30, Journal.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

MACHINE A CALCULER DE POCHE

Sous les apparences d'un moulin à épices, dont il a la taille et le poids — 230 grammes — ce petit instrument est une machine à calculer de précision. Grâce à son montage ingénieux et à une série de curseurs mobiles, elle effectue en des temps records les opérations arithmétiques fondamentales ainsi que les calculs de carrés, cubes et racines. A titre d'exemple, précisons qu'elle permet de multiplier deux nombres de six chiffres en treize tours de manivelle effectués en dix secondes, une division avec quotient de six chiffres nécessitant une demi-minute.

LA CHIMIE AU JARDIN

On sait que les hormones artificielles rendent de grands services à l'agriculture. Deux produits intéressent plus particulièrement les jardiniers. Le premier est utilisé en « poudrages », ce qui autorise le bouturage de plantes qui s'y montraient jusqu'à présent réfractaires. Le second permet, par pulvérisation, de transporter des plantes à bulbes sans ralentir leur végétation.

POUR L'AUTOMOBILE

Les derniers modèles de voitures américaines sont dotés d'un nouveau perfectionnement destiné à faciliter le départ. Le

démarreur n'est plus commandé par une tirette ou une pédale. Il suffit pour démarrer d'introduire la clef de contact dans la serrure et de lui faire faire un quart de tour.

TRAINEAU A RÉACTION

L'appareil ci-dessus est un prototype de traîneau à réaction expérimenté récemment à Superbagnères. Il comprend une carcasse tubulaire reposant sur trois skis disposés en triangle. Ces skis, orientables, sont dirigés à l'aide d'un volant. Le turboréacteur, placé à l'arrière, permet à l'ensemble d'atteindre, en palier, 120 kilomètres à l'heure et de gravir des pentes de 30 %.

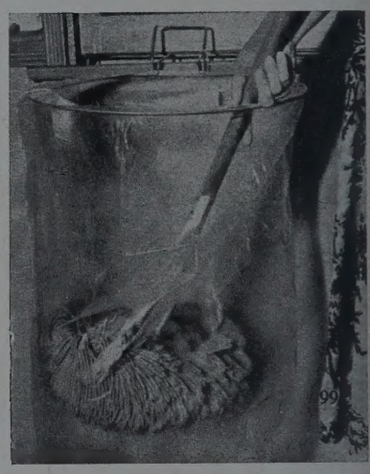
POUR LE MÉNAGE

Pour laver les carreaux de la cuisine, sans se baisser et sans se mouiller les mains,

un fabricant parisien propose un ingénieux accouplement de deux rouleaux dont l'un assure le nettoyage au moyen d'une éponge cylindrique en cellulose alvéolaire tandis que l'autre permet d'effectuer un essorage complet en tournant une manivelle.

Ce « sac à poussière », fait de matière plastique légère, s'accrochant à une poignée de porte ou à un rebord de fenêtre, permet de secouer chiffons et balais sans répandre la poussière sur les passants et supprime également la nécessité pour la ménagère de protéger ses cheveux d'un foulard.

CLAUDE THOMAS.



LE BRIDGE (N° 89)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 75

LE MORT : ♠ 4 3 2 ♡ D 3 2 ◇ A 3 2 ♣ 5 4 3 2

NORD / OUEST EST / SUD

♠ A R D 6 5 ♡ A R V 5 4 ◇ 5 4 ♣ A

Les déclarations :

SUD	NORD
2 ♠	2 S A
3 ♡	4 ♡
4 S A	5 ◇
6 ♡	

Ouest entame ◇. Comment jouer ce chelem?

Nord doit prendre le ◇ et jouer ensuite ♡ D et ♡ as.

La répartition des ♡ est maintenant connue.

Premier cas: les ♡ sont 3-2.

A la 4e levée, il faut jouer, laissant un atout au mort et à l'adversaire, ♠ as puis roi.

Si le 2e tour de ♠ est coupé, il n'y a rien à regretter. On ne fera que 11 levées, mais le résultat eût été le même si l'on avait pris le dernier atout ennemi avant de jouer deux fois ♠, car il eût fallu concéder à la fin un ♠ et un ◇.

Si les ♠ sont aussi 3-2, on prend le dernier atout ennemi à la 6e levée et le chelem est réussi.

L'avantage qu'il y a à jouer ♠ as et roi aux 4e et 5e levées, alors qu'il reste un atout à l'adversaire, c'est qu'il en reste un aussi au mort. Cela permettra de réussir le chelem, en coupant un ♠, s'il advient que le joueur qui a trois ♡ ait aussi quatre ♠, éventualité qui eût été fatale si l'on avait épuisé les atouts avant de jouer ♠, car il eût fallu concéder finalement un ♠ et un ◇.

Contrairement aux apparences, épuiser les atouts avant de tâter une autre couleur n'est pas toujours prudent et c'est le contraire qui peut être vrai. Il n'y a absolument aucun risque à pratiquer le jeu de sécurité recommandé et ce serait une lourde faute d'épuiser le dernier atout ennemi avant de jouer ♠. Le lecteur se souvient certainement de mon article : *la Peur d'être coupé.*

Deuxième cas: les ♡ sont 4-1.

Le même jeu de sécurité doit être appliqué. Il faut laisser ses deux atouts à l'adversaire, un au mort, et jouer ♠ as et roi aux 4e et 5e levées.

Ce jeu prudent permettra de réussir encore le chelem, en coupant un ♠, si le même adversaire qui a quatre ♡ a aussi quatre ♠, alors que le chelem eût été manqué si l'on avait épuisé les atouts avant de jouer ♠.

On serait tenté de ne voir aucune différence dans le jeu de sécurité, quand les ♡ sont 3-2 ou 4-1. Il y en a une cependant.

Quand les ♡ sont 3-2, il n'y a aucun risque à pratiquer le jeu de sécurité. Mais il y en a un quand les ♡ sont 4-1.

(A suivre.)

ÉTUDE N° 76

LE MORT : ♠ 5 3 2 ♡ A 10 9 8 7 ◇ A 6 4 ♣ 3 2

entame: ♣ R — NORD / OUEST EST / SUD — ♣ 9

♠ A R D V 4 ♡ 3 ◇ R 9 3 ♣ A 7 6 4

Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	2 ♣	2 ♡	passe
3 ♠	passe	4 ♠	

Ouest entame du ♣ R, sur lequel Est jette le 9. Comment jouer?

ANDRÉ CHÉRON.

L'ACTUALITÉ MISE EN GRILLE

Solution du problème n° 2

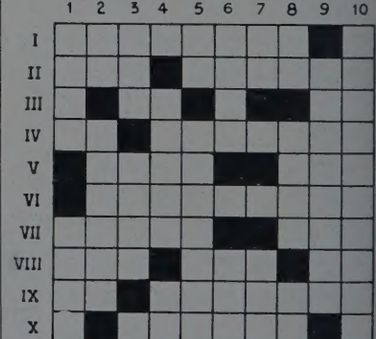
HORIZONTALEMENT. — I. Héligoland (la R. A. F., abandonnant ses exercices de tir sur Héligoland, va rendre cette île à ses habitants). — II. Ut. — Potin. — III. Inflation (un récent rapport de l'O. N. U. déclare que l'inflation menace le monde entier). — IV. Là. — Ami. — Mab. — V. Traqué (le film *le Traqué*). — VI. Ski. — Ru. — Ir. — VII. Egarement (le film de Noël Coward). VIII. A. R. N. — Ibn. — IX. Provence (le *Provence*, nouveau paquebot de 18.000 tonnes de la Société générale des transports maritimes, fera la ligne de l'Amérique du Sud à partir du mois d'avril). X. Tyne. — Sabre (*le Sabre de mon père*, la pièce de R. Vitrac.)

VERTICALEMENT. — 1. Huiles (la raréfaction de l'huile). — Apt. — 2. Etna. — Kerry. — 3. Tignon. — 4. L. A. R. — V. E. — 5. Amarrée. — 6. Optique (le Salon de la photo, du cinéma d'amateurs et de l'optique qui vient de se tenir à Paris). — N. S. — 7. Loi. — Mica. — 8. Atome. — E. B. E. B. (Bébé, le nain du roi Stanislas). — 9. Nina. — Inn. — 10. D. N. — Bort (le nouveau barrage de Bort, en Dordogne). — Ré.

Plusieurs mots figurant dans cette grille se rapportent à l'actualité. S'ils ne sont pas tous dans Le Nouveau Petit Larousse Illustré, vous avez dû cependant les remarquer ces jours derniers à la lecture des journaux... Mais les reconnaîtrez-vous sous les définitions derrière lesquelles ils se cachent?

Problème N° 3

HORIZONTALEMENT. — I. Mis en boîte dans un cocktail (8). — II. Suit un choc (3). — Normalement, doit suivre une bonne digestion (6). — III. En plomb (2). — Fin de verbe (2). — IV. Consonnes (2). — Sont bien regardés par les chiens (7). — V. En bakélite (2). — VI. Roméo et Juliette ou Isolde et Tristan, version 1951 (9). — VII. Fut souvent jugé avec passion par la critique (5). — Début d'une salade (3). — VIII. Groupe (3). — De l'eau renversée (3). — Se suivent (2). — IX. Fin de participe (2). — Les académiciens n'ont pas dû la juger assez vieille pour l'admettre (7, en deux mots). — X. Sera, le mois prochain, à l'origine d'une distribution gratuite de Talmouses (6).



VERTICALEMENT. — 1. Dans une pièce plutôt bruyante (4). — Est à la base de nombreux films, romans ou pièces (4). — 2. Voyelles (2). — Fait souvent fermer la bourse (6). — 3. Depuis la guerre ne reste plus toujours à la cuisine quand il est gris (3). — A son plan (3). — 4. Point d'interrogation pour les occidentaux (5). — Sur une gamme (2). — 5. En service (2). — Avait obtenu son congé (7). — 6. Achève un comble (4). — Pour le VI horizontal (3). — 7. En satin (2). — Précède les vaincus (3). — 8. Adverbe (2). — Associés (4). — Consonne doublée (2). — 9. Pour le sabotier (3). — Ses essais sont un des meilleurs exemples de l'humour anglais (4). — 10. Nettement battu par le Vatican en 1950 (10).

J. DERCY.

COURRIER MEDICAL

Le secret professionnel. (Extrait du carnet de M. Bouton, visiteur médical des Laboratoires de...)

N° 257. 17-2-51. Docteur Pascal Rougon, cinquante ans, très actif, aimable, prescrit habituellement nos produits, mais il est impossible aujourd'hui de fixer son attention. « Savez-vous, me dit-il, que la plus haute autorité morale du monde médical français a récemment défini le secret professionnel comme susceptible de partage ? Les raisons données étaient bonnes, mais je suis depuis obsédé par le mot d'Isocrate : part de secret, plus de secret. Même si Isocrate n'est pour rien dans l'affaire, cela vaut qu'on y réfléchisse. Notez qu'il n'était question que de confidences de médecin à médecin, mais il y a plus délicat : hier, la belle-sœur d'un de mes clients m'a demandé s'il était contagieux. Je lui ai naturellement répondu que je n'avais rien à lui dire. Cette réponse est parfaitement déontologique, mais imparfaite, car la dame raisonne d'après ses canons propres : ce médecin ne veut pas me répondre, donc le malade est contagieux ; même si elle sait que ma réponse est une réponse code, comme disent les bridgeurs, et que, contagieux ou non, elle doit être identique. Rien ne peut empêcher cette dame de penser : allons, si le malade n'était pas contagieux, ce médecin ne saurait-il pas me le faire comprendre ? En somme je garde le mauvais rôle. » Le docteur Pascal Rougon a terminé en disant qu'il pensait à nous, mais il sera sage de refaire cette visite prochainement.

BOUTON. P. C. C. : R.-J. M.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles d'Afrique du Nord

Les postes d'Algérie ont mis en circulation le 13 janvier un timbre à surtaxe de 15+6 fr. à l'effigie du colonel Colonna d'Ornano, héros de la France libre (1895-1941).

En Tunisie, le remaniement de la série courante se poursuit. Après la parution du 15 fr. rose typographié au nouveau type « Intaille du musée de Carthage », on attend d'autres valeurs. Un 15 fr. identique, mais gravé en taille-douce, a vu le jour à la fin de février. De nouvelles valeurs au type « hermès de Berbère », qui a déjà servi pour un 15 fr. rouge brun, viendront compléter cet ensemble. Enfin le 200 fr. de poste aérienne — type de 1949 — a été modifié : il a paru fin janvier avec la légende arabe sur une ligne au lieu de deux.

Une nouvelle série « poste » destinée au territoire du Fezzan est actuellement en préparation.

J. BELLAY.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Nakache (Galerie Weil) est chaque jour dominé davantage par le tragique et l'exaltation qu'il porte en lui. Sa peinture est faite d'outrance, de contrastes : il aime les tons bariolés, les empâtements vigoureux, les oppositions d'ombre et de lumière. Graveur, Nakache pratique des techniques très variées, il innove même parfois en ce genre, et cela lui permet des effets à la fois puissants et personnels dont l'intérêt va croissant. L'art de Nakache est celui d'un satiriste et d'un réaliste, mais il s'y mêle des sentiments de mystique ou de poésie indéniables.

Grâce à une initiative hardie des organisateurs du groupe « les Peintres, témoins de leur temps », qui souhaitent faciliter le contact entre les artistes et le public, les amateurs d'art ont pu connaître les maîtres de l'art contemporain et les jeunes de l'actuelle peinture française.

L'exposition du Musée d'art moderne, qui s'est révélée comme un événement important, s'est terminée par un gala de clôture au cours duquel des artistes exposants, qui étaient présents, ont dédicacé leur auto-portrait figurant dans l'ouvrage réalisé à l'occasion de cette manifestation.

La Galerie Paul Ambroise présente, provenant de la collection Andrès Laszlo, les eaux-fortes de Goya : *les Caprices, les Désastres de la guerre, la Tauromachie* et *les Songes* ou *les Proverbes*.

Ces œuvres célèbres révèlent avec une force surprenante le génie à la fois réaliste, dramatique, spirituel, visionnaire et humain de l'artiste. La profonde originalité de Goya, sur le plan technique et intellectuel, est toute de contrastes et d'antithèses. Profondément objectif, comme tous les Espagnols, il analyse d'abord et laisse ensuite déborder sa fantaisie, sa satire en une verve débridée ; ou bien son humanité et son « socialisme » en des images douloureuses ou émouvantes ; enfin ses visions en d'hallucinantes rêveries ou en symboles grandioses et remplis de mystère.

M. Jean Alazard, conservateur du musée d'Alger, vient de publier aux éditions Albin Michel un important ouvrage sur *Ingres et l'ingrisme*. Pour la première fois, et c'est là affaire de conscience, d'érudition et de goût, un auteur replace l'artiste dont il parle dans son milieu. L'atmosphère de cette époque est ainsi recréée et permet de juger intelligemment et sainement de l'art d'Ingres, des influences qu'il a subies et de celles qu'il put avoir sur son entourage.

M. Jean Alazard a réalisé là un ouvrage de fond.

MAURICE SÉRULLAZ.

LES BONS DE LA
DÉFENSE NATIONALE
A INTÉRÊT PROGRESSIF

SONT ANONYMES ET
REMBOURSABLES
A VUE

•

PRIX D'ÉMISSION : 9.700 FRANCS
PRIX DE REMBOURSEMENT
CROISSANT JUSQU'A
12.000 FRANCS

59

COURRIER MUSICAL

Il faut saluer avec plaisir la réimpression de l'ouvrage de Paul Landormy sur Bizet, orné d'une préface d'Alain ; préface pour *Carmen* principalement, et c'est bien ainsi. Alain résume le sentiment commun : ce que toujours nous chercherons à travers Bizet c'est Carmen « et son terrible amour qui nous prend à la gorge ». A Rome, séjour de déceptions et d'enchantements, la musique lyrique tourmente déjà Bizet : « Je ne suis pas taillé pour la musique religieuse... j'enverrai un opéra », écrit-il en 1857, l'année de son Grand Prix. Il n'a pas vingt ans. Quelques ouvrages vont précéder les parfaits chefs-d'œuvre ; ils ont leurs faiblesses et Paul Landormy, censeur impitoyable, en dresse la comptabilité rigoureuse, mais, aussi savant que précis, fait justice des pages qui méritent d'être sauvées de l'oubli : air de l'Ivresse de *la Jolie Fille de Perth*, lamento de *Djamileh*, duo des *Pêcheurs de perles*. Courts instants de richesse, comme ce joyau méconnu de la littérature du clavier, les *Jeux d'enfants*. A la vérité, Bizet n'a pas encore trouvé de livret à sa mesure. Il faudra la poignante histoire de Frédéri et de l'Arlésienne pour que le choc jaillisse enfin au contact de la passion et du désespoir.

En 1875 ce fut *Carmen*. « A l'Opéra, je crains de manquer d'ampleur ; c'est à l'Opéra-Comique que je brillerai ; j'élargirai, je transformerai le genre... », dit Bizet à son ami Guiraud. *Carmen*, superbement, va réaliser la confusion de genre amorcée déjà par Gounod. Plus de distinction entre le sérieux et le plaisant. Carmen danse et rit aux éclats, mais on tue pour elle et on la tue aussi.

Bizet ne connut pas le triomphe de sa Carmen ; il la vit méprisée, foulée aux pieds, et l'impudente gitane choqua trop de monde. Seul Reyer osa dire : « Carmen n'est pas morte... ». Trois mois plus tard, Bizet, à trente-sept ans, était emporté par une embolie. Et Nietzsche, en 1888, écrivait : « J'ai entendu pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet. J'envie Bizet qui a eu le courage de cette sensibilité méridionale cuivrée, ardente, une sensibilité qui jusqu'à présent n'avait pas trouvé d'expression dans la musique de l'Europe civilisée... »

L. MAURICE-AMOUR.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Télévision — Chorale

Sous le titre « Pêle-Mêle » la télévision présente un spectacle copieux le samedi après-midi. Le film documentaire, consacré au voyage d'Edwige Feuillère au cap Nord, est remarquable. L'artiste commente les paysages de la Norvège, aux routes coupées, dans ce pays d'élevage, par des barrières en bois destinées à arrêter l'élan des vaches et aussi celui des automobilistes. Un film, excellent lui aussi, dû à des amateurs, est consacré à la Corse. En dehors de la projection de ces courts métrages, une regrettable incohérence règne au cours des émissions. Tous les télévisionnistes se plaignent de l'abus des « digest » de films étrangers. Quel intérêt en effet offre la vue des fragments empruntés à des œuvres russes et dont les paroles sont reproduites dans cette langue inconnue des Parisiens ? Une autre erreur de jugement existe à propos du choix de bandes italiennes, dont seuls certains passages sont transmis. La valeur technique des images, parfaitement nettes, surpasse la qualité de la production destinée à cet art nouveau.

L'ensemble vocal féminin de la maîtrise radiophonique française chante à merveille sous la direction de Marcel Couraud. Les voix, fraîches et souples, s'élèvent délicatement, exprimées *a capella*. Grâce à la valeur du groupe qu'il a formé, l'excellent musicien peut faire interpréter devant le microphone des partitions peu connues du XVII[e] siècle. C'est ainsi qu'une messe d'Antonio Lotti, artiste vénitien qui consacra plus de vingt années de son existence à l'écriture de musique religieuse et fut maître de chapelle à l'église Saint-Marc, où s'illustrèrent maints compositeurs, tel Monteverde, fut exquisement exécutée par la chorale, qui sut mettre en relief l'élan du *Sanctus* et le caractère ample et majestueux de l'*Agnus*. La qualité de l'enseignement assuré par l'Ecole de la Radiodiffusion, où l'on prépare soigneusement les futurs artistes des ondes, s'impose davantage chaque jour.

W.-L. LANDOWSKI.

INAUGURATION D'UNE STATION-SERVICE

La Société électro-mécanique de l'Aveyron a créé à l'intention des usagers de poids lourds dont les véhicules sont équipés avec les freins Telma une station-service de montage qui a été inaugurée récemment. Cette station-service est installée à Paris, dans les ateliers des établissements Lecuyer fils et Girwood. L'inauguration a donné lieu à une cordiale réunion organisée par la Société électro-mécanique de l'Aveyron, les fabricants des superfreins Telma et la Société Dakimex, leur agent de vente pour la région parisienne. Des représentants de l'armée, des grandes administrations, des constructeurs français de poids lourds, des entreprises de transports assistaient à cette réception au cours de laquelle un certain nombre d'utilisateurs de Telma présentèrent leurs véhicules.

FAC-SIMILÉS

Sous cette rubrique, **PHOTOLUX** vous signale les plus belles reproductions en couleurs des chefs-d'œuvre de la Peinture.
Actuellement, un ensemble pictural ainsi composé:
— Intérieur à la Fougère Noire } de Matisse
— La Conversation (1941) }
— Danseuse nouant son brodequin } de Degas
— Danseuse sur la scène }
Format " Impérial " (papier 50 × 60 cm) - Ed. Braun - la collection frs : 4.000.
Documentation et commande à **PHOTOLUX, 95, rue des Moulins, à DIJON.**

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes. **PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.** Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE de PARIS
Emplacement enceinte fortifiée
BOIS DE BOULOGNE
Adjes s. 1 ench., ch. not., *10 Avril*, 14 h.
2 TERRAINS
1° **Av^e du Maréchal-Maunoury**
Fac. 25 mètres 27. **Surface 897 mètres 08**
MISE A PRIX : 17.940.000 fr.
2° **Av^e du Maréchal-Maunoury**
ANGLE, rue Ernest-Hébert
Fac. totale 56 m. 36. Surface 862 m. 50
MISE A PRIX : 17.250.000 fr.
S'adresser aux not. à Paris : M^e Mahot de la Quérantonnais et M^e BONNEL, 79, boulevard Malesherbes, dép. cah. charges.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

PUBLICITÉ RIF LAB. 69-08

noblesse du bas

noblesse de la lingerie

MONTAGUT

usine à VALENCE (DRÔME)

PARIS - 44 rue La Fayette
PRO. 86-87